

**LA LANGUE DES BULLETINS D'INFORMATION À LA RADIO QUÉBÉCOISE :**

**PREMIER ESSAI D'ÉVALUATION**

**Jacques Maurais**

**Direction de la recherche et de la vérification interne**

**Office québécois de la langue française**

Les études faisant partie de la collection « Suivi de la situation linguistique » sont préparées à la demande de l'Office québécois de la langue française qui en assure la publication. Les auteurs sont entièrement responsables du contenu de ces études et de l'interprétation des données utilisées.

Conception et réalisation de la couverture : Michel Allard Avel

Mise en page : Jacques Frenette

Révision linguistique : Lise Harou

Dépôt légal : 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Gouvernement du Québec

ISBN 2-550-44654-2

*[...] je vais volontairement limiter mes propos à une seule catégorie de produits médiatiques, les articles et les émissions qui doivent, par définition, être livrés dans le registre soutenu : les nouvelles des journaux, les articles de fond, les éditoriaux, la plupart des chroniques, sauf celles écrites à la première personne, les journaux télévisés et radiodiffusés et, en général, les émissions d'information de la presse électronique. Ces productions ont toutes pour caractéristique de ne pas être spontanées, elles ont été préparées, elles ont normalement subi un travail de vérification, voire de réécriture : on est en droit d'exiger d'elles le « zéro faute ».*

Daniel RAUNET, « Les médias : bilan et perspective », États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, 19 janvier 2001, p. 4.



## PRÉFACE

Le 12 juin 2002, l'Assemblée nationale du Québec adoptait la Loi modifiant la Charte de la langue française (Projet de loi n° 104, 2002, c. 28). L'article 160 de la Charte précise désormais que l'Office québécois de la langue française «surveille l'évolution de la situation de la langue française au Québec» et qu'il doit présenter à la ministre responsable de l'application de la Charte de la langue française, au moins tous les cinq ans, un rapport ayant trait, notamment, «à l'usage et au statut de la langue française ainsi qu'aux comportements et attitudes des différents groupes linguistiques».

Afin de s'acquitter de ce mandat particulier, l'Office doit établir «les programmes de recherche nécessaires à l'application de la présente loi. Il peut effectuer ou faire effectuer les études prévues par ces programmes» (L.Q. 2002, c. 28, a. 26).

Dans cette perspective, l'Office a choisi d'analyser les données linguistiques des derniers recensements et d'autres provenances, mais aussi il a inscrit dans son programme de recherche la réalisation de diverses études particulières, dont quelques-unes sur la qualité du français oral. Ces études, quel que soit leur objet, ont pour objectif de compléter, en les nuanciant ou en les étayant, les indicateurs élaborés dans le cadre du mandat relatif au suivi de l'évolution de la situation linguistique.

Il nous a semblé important de porter à l'attention des observateurs de la question linguistique cette étude exploratoire sur la langue des bulletins d'information à la radio québécoise. Cette étude est d'autant plus pertinente pour le bilan que l'Office doit produire en 2007 que, dans le domaine des médias oraux, très peu d'études approfondies ont été réalisées jusqu'à présent.

Deuxième ouvrage de la collection «Suivi de la situation linguistique», cette étude a été réalisée par Jacques Maurais, agent de recherche à l'Office québécois de la langue française. En plus d'être l'auteur d'articles publiés dans diverses revues de linguistique, de sociolinguistique ou d'aménagement linguistique, il a rédigé plusieurs rapports de recherche et dirigé la publication d'ouvrages collectifs, dont *La norme linguistique*.

Avec cette nouvelle collection, l'Office a souhaité susciter la réflexion et permettre une juste évaluation de la situation de la langue française au Québec. Les auteurs publiés sont bien entendu les seuls responsables du contenu de leur étude et de l'interprétation des données qu'ils utilisent.

Pierre Bouchard  
Directeur de la recherche et de la vérification interne



## TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....☒	9
Les difficultés que pose l'étude de la langue orale.....	11
Objectifs de l'étude.....☒	11
Norme utilisée dans le rapport .....	12
Fautes ou erreurs? .....	13
Description du corpus.....☒	14
Représentativité du corpus☒	15
Exclusions du corpus.....☒	16
Principes de l'analyse.....☒	16
Catégories d'analyse .....	18
Le regroupement des erreurs.....	19
Première variable: Montréal/régions .....	23
Deuxième variable: Radio-Canada/stations privées .....	27
La variable sexe .....	33
Les situations d'improvisation.....	36
Les reportages .....	37
Les problèmes de vocabulaire .....	38
Analyse d'une variable phonétique .....	43
Quelques autres faits phonétiques.....	46
L'influence des modèles linguistiques .....	48
Conclusion.....☒	51





## Introduction

En 2002, la Charte de la langue française a été modifiée pour confier à l'Office québécois de la langue française (dorénavant OQLF) une nouvelle mission, celle d'assurer le suivi de la situation linguistique du Québec, tâche qui relevait jusqu'alors du Conseil de la langue française. La qualité de la langue, en raison des nombreuses préoccupations qu'elle suscite tant au sein de la population en général que parmi des groupes de spécialistes de diverses disciplines, constitue un volet important du suivi de la situation linguistique.

Pour mener à bien sa nouvelle mission, l'OQLF a créé un groupe de travail qui devait l'orienter dans ses études de la qualité de la langue.

Ce groupe de travail a remis son rapport<sup>1</sup> le 31 mars 2003. Parmi les orientations de recherche qu'il a privilégiées, il y avait la maîtrise de la langue parlée et la langue des médias. La présente étude de la langue des bulletins d'information à la radio répond donc à ces deux objectifs, quoiqu'il faille admettre que, dans le corpus analysé, il s'agit d'abord, mais pas uniquement, loin de

là, d'écrit oralisé. Il faut aussi rappeler que la langue de la radio et de la télévision soulève, depuis quelque temps déjà, des interrogations. Le Conseil de la langue française mentionnait ce thème dans un avis<sup>2</sup> de 1998. La Société Radio-Canada a créé un groupe d'étude sur la question, dont le rapport<sup>3</sup> a été remis au printemps 2003. Dans cette foulée, en mars 2003, le ministère de la Culture et des Communications et le Secrétariat à la politique linguistique ont proposé à divers médias, entreprises et associations de constituer une Table de concertation sur la qualité de la langue dans les médias; cette Table a remis un premier rapport<sup>4</sup> le 10 décembre 2003. Plus récemment (le 1<sup>er</sup> octobre 2004), l'émission Zone libre de Radio-Canada a relancé le débat sur la qualité du français parlé dans les médias.

Mises à part des évaluations de type impressionniste, on peut dire qu'aucune évaluation approfondie de la langue des médias n'a été publiée récemment si ce n'est une étude portant sur la langue de quatre journaux<sup>5</sup>.

Mais avant de présenter les résultats de notre travail certaines notions et certaines orientations méritent d'être clarifiées.

- 
- 1 *Rapport du groupe de travail sur la qualité de la langue*, Office québécois de la langue française, 31 mars 2003, 21 pages + annexes.
  - 2 Conseil de la langue française, *Maîtriser la langue pour assurer son avenir*, Québec, 1998, spéc. p. 34-39.
  - 3 Groupe de travail sur la qualité de la langue, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, printemps 2003, 79 p.
  - 4 *Premier rapport de la Table de concertation sur la qualité de la langue dans les médias remis à la ministre de la Culture et des Communications, Madame Line Beauchamp*, 10 décembre 2003, 14 p.
  - 5 Isabelle Clerc, Éric Kavanagh, François Lépine et Renée-Lise Roy, *Analyse linguistique de textes tirés de quatre quotidiens québécois (1992-1999)*, Québec, Conseil de la langue française, 2001. À quoi viendront s'ajouter sous peu les ouvrages suivants: Marie-Éva de Villers (2005). *Description et analyse synchroniques de faits lexicaux propres au français du Québec dans Le Devoir. Illustration de la norme réelle du français québécois*, thèse présentée à la Faculté des études supérieures en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph. D.) en linguistique, Université de Montréal, et une synthèse sous forme d'essai qui paraîtra chez Québec Amérique en octobre. La référence est la suivante: Marie-Éva de Villers (2005). *Le Vif Désir de durer. Illustration de la norme réelle du français québécois*, Québec Amérique.



## Les difficultés que pose l'étude de la langue orale

Les difficultés, bien connues, que pose l'étude de la langue orale ont contribué à orienter le choix vers l'étude d'un corpus en grande partie constitué de ce que l'on a coutume d'appeler de l'écrit oralisé<sup>6</sup>. Les difficultés ne sont pas vraiment d'ordre théorique puisque nous disposons maintenant de plusieurs travaux sur la syntaxe de l'oral et, en particulier, sur les marqueurs de structuration de la conversation (qui introduisent des arguments, des actes illocutoires plus ou moins explicites, plus ou moins fortement dits). Mais une étude des manifestations les plus typiques de la langue orale suppose une transcription phonétique et prosodique de tout le corpus. Si l'on part de l'estimation qu'il faut une heure de travail pour transcrire une minute de discours oral, un corpus de 10 heures d'enregistrement, comme celui que nous avons utilisé, aurait nécessité quelque 600 heures seulement pour la transcription.

Notons que la langue orale spontanée n'est pas complètement absente de notre corpus puisque le dixième des enregistrements est constitué d'improvisations.

## Objectifs de l'étude<sup>7</sup>

L'objectif de l'étude n'a pas été de procéder à une analyse phonétique. Nous avons toutefois retenu de l'intervention de Daniel Raunet devant la commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec l'intérêt qu'il y aurait à étudier une des caractéristiques phonétiques qu'il avait relevées dans les heures qu'il avait passées à écouter la radio et

la télévision pour préparer son intervention. Cette variable phonétique sera présentée plus loin. Nous avons aussi noté au cours de notre recherche un certain nombre de faits phonétiques que nous résumerons dans notre court chapitre sur la phonétique.

Une étude phonétique de la langue non pas des présentateurs des bulletins d'information, mais de celle des animateurs de la radio et de la télévision en situation d'improvisation a été publiée en 1984<sup>8</sup>. Claude Rochette y concluait que, si 50 % des animateurs parlaient une langue qui se rapprochait phonétiquement du français standard, bien des problèmes subsistaient: «Les problèmes de débit et d'intonation, le choix des pauses, la production des voyelles, constituent les difficultés majeures sur lesquelles achoppent pour ainsi dire tous les animateurs.» Il nuancait son propos en ajoutant: «Ce tableau de situation apparaîtrait peut-être différent et plus circonstancié si on y ajoutait les données traitant du vocabulaire et de la structure.» C'est ce genre de données que l'on trouvera dans le présent rapport. Même si la population étudiée n'est pas tout à fait la même (les présentateurs des informations radiodiffusées et les journalistes plutôt que les animateurs), une partie des situations d'énonciation est la même puisque 10 % du corpus des bulletins d'information est constitué de périodes d'improvisation.

L'étude a porté principalement sur l'analyse des faits de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire. Ce sont en effet ces trois domaines, plutôt que la phonétique, qui ont fait l'objet de nombreuses critiques au cours des dernières années. Une analyse sommaire faite à notre

6 Pour une étude proprement sociophonétique de la langue de la télévision, voir Kristin Reincke, *Sprachnorm und Sprachqualität im frankophonen Fernsehen von Québec*, Tübingen, 2004. Version française à paraître: Kristin Reincke (2005). *La langue à la télévision québécoise: aspects socio-phonétiques*, avec la collaboration de Luc Ostiguy, Montréal, Office québécois de la langue française, coll. «Suivi de la situation linguistique».

7 Nous tenons à remercier MM. Pierre Bouchard, directeur de la recherche et de la vérification interne à l'Office québécois de la langue française, et Luc Ostiguy, professeur à l'Université du Québec à Trois-Rivières, pour leurs commentaires sur une première version de ce rapport.

8 Claude Rochette et al., *La langue des animateurs de la radio et de la télévision francophones au Québec. Une analyse phonétique. Un sondage d'opinion*, Québec, Conseil de la langue française, 1984.

demande par Robert Dubuc<sup>9</sup>, ancien chef du Service de linguistique de Radio-Canada, d'un court échantillon de bulletins d'information des stations de radio de Québec laissait entrevoir que les principaux problèmes seraient probablement les anglicismes (en particulier, les emprunts sémantiques et les calques), les impropriétés de vocabulaire et les erreurs de syntaxe. Cette conclusion rejoignait en partie celle de Daniel Raunet: «[...] les médias québécois pratiquent une langue qui, par certains aspects, diverge de façon notable de la norme morphologique et syntaxique du reste de la Francophonie. Dans la plupart des cas, il s'agit d'une grammaire puisée directement dans la langue populaire, un phénomène qu'ont étudié, mais pas de façon exhaustive, des auteurs comme le grammairien Jean-Marcel Léard et le lexicographe Lionel Meney<sup>10</sup>.» Il ajoutait plus loin: «On constate, dans la presse électronique, un glissement fréquent du registre soutenu vers le registre familier<sup>11</sup>.» Nous avons tenu compte de ce dernier constat en ajoutant à nos objectifs l'étude des variations de niveaux de langue (ou de registres) dans les bulletins d'information, catégorie dont on découvrira (peut-être) avec surprise l'importance dans les pages qui suivent. Du point de vue terminologique, qu'il suffise de mentionner que nous nous rangeons à l'opinion de Françoise Gadet qui estime que l'on peut indifféremment utiliser *niveau de langue* ou *registre*:

Une fois reconnu le rôle inégalisant de la norme, une fois compris le processus qui, dans une logique de fonctionnement linguistique, peut conduire à la faute, il reste que, parmi les formes «correctes», il y a encore de l'inégalité, liée à la variation selon les situations de parole. On en rend compte généralement avec la notion de «niveaux de langue», que l'on croit quelquefois débarrasser de ses implications d'évaluation hiérarchique en

la remplaçant par «registres de langue». «Registre», «niveau», ou «style», terme employé dans la tradition américaine («style contrôlé» ou «style non contrôlé»): ces trois termes constituent le bagage dont la tradition grammaticale s'est dotée pour décrire les manifestations de la variation diaphasique<sup>12</sup>.

L'auteur ajoute:

Les désignations des registres ne sont aucunement satisfaisantes, car elles ne distinguent pas entre classification diastratique (ex. «populaire») et classification diaphasique («soutenu»).

Par ailleurs, notre étude avait aussi pour objectif de vérifier si Radio-Canada était à la hauteur de sa réputation de modèle de bon langage et s'il existait une différence entre la qualité de la langue des stations montréalaises et celle des stations installées ailleurs au Québec.

Comme il s'agit de la première recherche de cette ampleur sur la qualité de la langue des bulletins d'information de la radio, notre étude revêt donc un caractère exploratoire.

### Norme utilisée dans le rapport

Le groupe de travail sur la qualité de la langue, dans son rapport de mars 2003, avait estimé qu'il n'était pas opportun de prendre position entre les partisans d'une norme centrée presque exclusivement sur Paris et ceux d'une autonomisation du français parlé et écrit au Québec. Les consultations qu'il avait menées auprès de plusieurs spécialistes des sciences du langage l'avaient amené à croire que les positions des uns et des autres ne sont pas toujours aussi tranchées que le laisseraient croire une lecture superficielle des textes et, surtout, les

9 Que nous remercions pour sa disponibilité.

10 Daniel Raunet, «Les médias: bilan et perspective», *États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec*, 19 janvier 2001, p. 18.

11 *Ibid.*, p. 21.

12 Françoise Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 1997, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, p. 11.

excès de langage inévitables dans les polémiques – polémiques qui semblent trouver un regain de vigueur depuis la fin de 2003. Au contraire, pour une même personne, les opinions oscillaient entre un pôle endogène (québécois) et un pôle exogène (parisien, français ou « international », selon la terminologie que l'on préférera) selon les divers niveaux de l'analyse linguistique : qui pouvait se prononcer en faveur d'une prononciation québécoise pouvait pourtant prôner un alignement plus grand sur le vocabulaire du français international, tel autre avoir l'attitude inverse. En morphologie et en syntaxe, il était clair que le pôle exogène dominait chez les personnes consultées, mais que les positions étaient beaucoup plus diversifiées et nuancées en matière de norme lexicale. Le groupe de travail avait donc refusé de se laisser enfermer dans la dichotomie français français/français québécois.

Les auteurs du rapport ont adopté la même attitude en ce qui concerne les ouvrages qui devraient servir à faire l'évaluation de la qualité de la langue au Québec. Pour eux, les ouvrages, qu'ils soient d'origine européenne ou produits au Québec, rendent tous des services, à un titre ou à un autre. Dans ces conditions, il ne leur a pas paru souhaitable de s'enfermer dans une logique purement québécoise. Cette position est confortée par les résultats d'un sondage mené par l'Office en 1998 auprès de 1 591 francophones à qui l'on avait demandé si l'on devait donner la préférence dans les écoles à des dictionnaires produits au Québec ou à des dictionnaires produits en France. Il est à noter que, pour forcer les répondants à faire un choix entre ces deux options, on ne leur offrait pas explicitement la possibilité de combiner les deux réponses. Dans une proportion de 54 %, les personnes interrogées ont dit préférer les dictionnaires faits par des francophones du Québec et 22 % des dictionnaires faits par des Français; 24 % des répondants se sont malgré tout prononcés pour les deux possibili-

tés, même si cette option ne leur était pas expressément offerte.

Si l'on définit l'objectif de la présente recherche comme l'évaluation d'un certain nombre de productions linguistiques en fonction d'une norme<sup>13</sup>, les ouvrages sur lesquels se base la norme qui sert à cette évaluation seront donc d'origine québécoise et d'origine européenne. La liste qui suit, sans être exclusive – nous avons eu recours ponctuellement à d'autres ouvrages –, est basée sur les ouvrages de référence les plus cités lors de nos consultations de 2003 :

Marie-Éva de Villers, *Multidictionnaire de la langue française*, Montréal, Québec Amérique, 4<sup>e</sup> édition, 2003

Goosse/Grevisse, *Le bon usage*

Office québécois de la langue française, *Grand dictionnaire terminologique*

*Petit Robert* (nous avons surtout eu recours à la version électronique, 2001)

Lionel Meney, *Dictionnaire québécois français*, Montréal, Guérin, 1999.

Parmi les ouvrages non cités lors de nos consultations, nous avons beaucoup utilisé le *Trésor de la langue française*, en accès libre dans Internet.

### Fautes ou erreurs ?

Certains esprits affirment que les fautes de français n'existent pas. Selon eux, il n'y aurait plus que des *écarts*, ou bien des *erreurs*. D'autres ajoutent l'argument selon lequel le mot *faute* implique un jugement moral. Mais *écart* et *erreur*, tout autant que *faute*, peuvent avoir une connotation morale, comme le prouvent les exemples littéraires suivants trouvés dans le *Trésor de la langue française*:

---

13 Formulation inspirée de la définition que donne de la qualité de la langue Diane Lamonde dans : *Anatomie d'un joul de parade*, Montréal, Éditions Varia, 2004, p. 200.

- Elle déplore [...] les **écarts de conduite du prochain**, tout en se réjouissant secrètement d'avoir un concurrent de moins sur le sentier des vertus domestiques (Larbaud, *Barnabooth*, 1913, p. 159)
- À cette époque, la comtesse [...] expiait par des larmes de sang les fautes de sa vie passée [...] Peut-être ne connut-elle le prix de la vertu qu'au moment où elle recueillit la triste moisson semée par ses **erreurs**... (Balzac, *Gobseck*, 1830, p. 427).

Nous avons eu l'occasion de nous exprimer ailleurs<sup>14</sup> sur ce sujet. Pour éviter une polémique inutile qui pourrait facilement sombrer dans le byzantinisme, nous céderons provisoirement au conformisme intellectuel imposé par les tenants de l'orthodoxie politico-linguistique et nous adopterons le terme *erreur*.

On peut aussi légitimement se demander si, plutôt que d'étudier les erreurs, il ne vaudrait pas mieux étudier les « bons coups ». Une réponse facile à cette objection est de dire que, dans un corpus où on a relevé 10 % d'erreurs, il y a 90 % de réussite, de « bons coups ». Une réponse plus nuancée est de dire qu'il faudrait alors procéder différemment : d'abord, réduire le corpus pour que l'entreprise puisse se faire dans un temps raisonnable; puis n'étudier que des variables : par exemple, tous les cas où le verbe d'un sujet collectif a été mis au singulier plutôt qu'au pluriel (exemple : ce groupe avait annoncé qu'ils allaient/qu'il allait relâcher l'otage) ou tous les cas où on a employé un mot français à la place d'un anglicisme. Cette façon de procéder suppose que l'on fait, au point de départ, le choix d'un certain nombre de variables; or, notre étude est la première de cette envergure à porter sur la langue de la radio et il aurait été dommage de ne pas avoir, d'abord, une image complète

des erreurs pour déterminer lesquelles sont les plus fréquentes et établir ensuite une liste de variables à étudier. Dans notre esprit, une étude des « bons coups » ne peut donc constituer qu'une deuxième étape. De plus, pour rendre la chose faisable et lui donner une grande précision – précision d'autant plus nécessaire que le corpus aurait été réduit –, il aurait fallu se servir de transcriptions; or, nous nous sommes refusé d'y avoir recours puisqu'il nous a paru plus juste d'évaluer la langue orale à partir d'une situation d'écoute plutôt que de continuer une tradition qui la juge principalement à partir des règles de l'écrit (point sur lequel nous reviendrons plus loin). Précisons toutefois que nous n'avons pas totalement exclu l'option des « bons coups » puisque nous avons étudié une variable phonétique.

Ajoutons enfin que le recensement des erreurs n'est pas nécessairement négatif en soi et qu'il peut être vu de façon positive puisqu'il indique les points sur lesquels devront porter les efforts d'amélioration.

### Description du corpus<sup>15</sup>

Une cassette d'enregistrement de bulletins d'information de stations de radio de Québec a été analysée par Robert Dubuc, ancien directeur du Service de linguistique de Radio-Canada. Ce dernier a estimé, sur cette base, que 600 minutes d'enregistrement suffiraient à donner une image valable de la qualité linguistique des bulletins d'information à la radio québécoise. Il suggérerait de diviser également le corpus en bulletins de la radio publique et bulletins de stations privées, bulletins de stations montréalaises et bulletins de stations régionales :

14 Voir la section « Les fautes de français existent-elles? », dans : Jacques Maurais, *Analyse linguistique de 4000 courriels*, Québec, Conseil de la langue française, 2003, p. 17-19. Pour télécharger le rapport : <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/PubF200/F200.pdf>

15 Le corpus a été constitué par le Conseil de la langue française avant la réorganisation administrative des organismes de la Charte de la langue française survenue en 2002.

### Plan de constitution du corpus

Radio-Canada Montréal 150 minutes	Stations privées Montréal 150 minutes
Radio-Canada régions 150 minutes	Stations privées régions 150 minutes

Le corpus provient de bulletins diffusés entre le 14 et le 22 janvier 2002 par 32 stations situées aux quatre coins du Québec. Nous avons demandé à une firme spé-

cialisée, qui conserve ces enregistrements pendant un certain temps, de choisir une semaine où il n'y avait pas eu d'événements spectaculaires (comme le 11 septembre 2001) risquant de multiplier les interventions en direct sans un minimum de préparation, ce qui aurait accru artificiellement (par rapport à une moyenne annuelle supposée) le nombre d'erreurs et, spécialement, aurait favorisé le glissement provoqué par l'émotion vers un registre plus familier.

Le corpus, une fois enlevés les scories et les longs moments de silence, offre l'image suivante :

	<b>Montréal</b> 288 min 23 sec		
<b>Radio-Canada</b> 293 min 25 sec	145 min 17 sec	143 min 6 sec	<b>Stations privées</b> 295 min 6 sec
	148 min 8 sec	152 min	
	<b>Régions</b> 300 min 8 sec		

Ces enregistrements comprennent de nombreux segments d'interventions d'hommes et de femmes politiques et de gens ordinaires. Nous avons exclu ces

segments de notre analyse. Le corpus réellement analysé offre donc l'image suivante :

	<b>Montréal</b> 259 min 14 sec		
<b>Radio-Canada</b> 248 min 19 sec	130 min 44 sec	128 min 30 sec	<b>Stations privées</b> 260 min 17 sec
	117 min 35 sec	131 min 47 sec	
	<b>Régions</b> 249 min 22 sec		

### Représentativité du corpus

Le corpus n'a pas été composé à partir d'un échantillon aléatoire à la constitution duquel il nous paraissait difficile de trouver une façon de parvenir. Difficulté qui nous semble d'autant plus grande au terme de notre recherche que nous nous sommes rendu compte que,

dans certaines stations, la lecture des informations était interrompue par les interventions d'invités, en particulier d'humoristes, ce qui n'était pas sans causer des perturbations notables sur le plan linguistique.

Nous admettons donc qu'il n'est pas possible d'affirmer que le corpus est représentatif au sens

statistique parce qu'il n'a pas été constitué à partir d'un échantillon aléatoire<sup>16</sup>. Rappelons toutefois que notre objectif n'est pas de caractériser la langue d'individus en particulier, mais plutôt d'un groupe de personnes. La longueur du corpus (10 heures d'enregistrement) permet de croire que la majorité des règles grammaticales de base et des structures de phrase y sont représentées: le corpus permet donc de décrire la langue orale d'un groupe de personnes, les lecteurs de bulletins d'information et les journalistes de la radio québécoise.

Le nombre de stations de radio représentées dans le corpus – trente-deux – plaide aussi en faveur de sa représentativité.

Par ailleurs, le corpus a été établi de façon à diminuer les biais: tous les enregistrements ont été choisis parmi les bulletins d'une semaine « normale » et les grandes régions du Québec sont représentées.

### Exclusions du corpus

Toutes les séquences comportant des interviews avec des politiciens, des artistes, des citoyens ordinaires ont été exclues du corpus, à l'exception des entrevues avec des journalistes. Lorsque les informations étaient lues en présence d'invités en studio, nous n'avons pas non plus tenu compte des interventions de ces personnes; toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné, certaines stations permettent l'intervention d'humoristes pendant les informations, ce qui pousse les lecteurs et les journalistes à improviser davantage et à changer de niveau de langue – quand ce n'est pas à tomber dans la vulgarité –, ce qui entraîne donc nécessairement des répercussions linguistiques. Pour bien faire deviner l'effet que peut avoir ce type d'intervention de la part d'invités, une seule illustration suffira:

[Journaliste:] – *C'était au sous-sol pi les parents vivaient en haut*

[Extraits des interventions des invités:] – *va don' jouer dans 'a cave*

– *ya!*

– *va jouer dans é fleurs!*

– *ya, man!*

– *la jeune, ben j'dis jeune*

– *bye, bye, le gars!*

– *un beau trou de cul!*

– *il sava-tu, lui?*

– *il sava-tu, l'trou de cul?*

Le mélange des genres que pratiquent certaines stations en permettant que les informations soient interrompues de la sorte explique la difficulté de maintenir un niveau d'expression soigné, sinon soutenu, pendant la diffusion de leurs informations.

### Principes de l'analyse

Tous les enregistrements ont d'abord été écoutés trois fois. Puis le minutage a nécessité une quatrième écoute, ce qui a été aussi l'occasion de procéder à une dernière uniformisation de la correction.

Nous n'avons pas eu recours à la transcription. La firme qui a produit le corpus aurait pourtant pu nous fournir une transcription de tous les enregistrements. Mais nous avons estimé qu'il était préférable de nous placer dans la même situation que l'auditeur moyen qui base son jugement uniquement sur ce qu'il entend. Comme nous l'avons expliqué ailleurs<sup>17</sup>, il est inévita-

16 Toutefois, nous aurons recours plus loin à une pondération basée sur les parts de marché des différentes stations, ce qui nous permet, croyons-nous, de donner une image plus juste, quoique sans doute encore un peu approximative, de la réalité linguistique de la radio québécoise.

17 Jacques Maurais, *La qualité de la langue: un projet de société*, Québec, Conseil de la langue française, 1999, p. 75-78. Pour télécharger le rapport: <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/PubB147/B147.pdf>



ble que dans des civilisations comme la nôtre, qui connaissent l'écriture depuis des siècles et où l'instruction obligatoire existe depuis longtemps, on ait tendance à juger la langue parlée d'après les règles de la langue écrite. Mais dans le cadre de la présente étude, il nous a paru important de ne pas exagérer cette tendance.

Une erreur était comptée autant de fois qu'elle apparaissait. On sait que souvent, dans la correction des copies d'élèves, on ne compte une erreur qu'une fois, peu importe sa fréquence. Il nous a paru que, dans l'évaluation de la langue de professionnels de la communication, il était normal que les exigences fussent plus élevées.

Dans les cas où un de nos principaux ouvrages de référence acceptait une forme condamnée par d'autres ouvrages, nous avons adopté l'attitude la plus tolérante. Voici quelques illustrations des divergences pouvant exister entre les principaux ouvrages dont nous nous sommes servi :

- « de l'équipement ultra-**sophistiqué** » : adjectif critiqué par le *Multi*, mais accepté par le *Petit Robert* et le GDT;
- « **week-end** » : accepté par le *Multi* et le *Petit Robert*, « non retenu » par le GDT;
- « **patate chaude** » : expression absente du *Multi* et du GDT : calque de l'anglais pour le *Petit Robert* et Lionel Meney, mais ce dernier ajoute : « se dit aussi en français standard; mais sa diffusion est plus restreinte »;
- « ce **kit**-là [= le costume d'Adrienne Clarkson], c'était effectivement pas une réussite » : *kit*, anglicisme pour le *Petit Robert*, terme à éviter pour le GDT, mais non condamné dans le *Multi* (notons qu'il y a quand même une extension de sens, que nous avons tolérée, puisqu'on ajoute à ce mot un sens qu'il n'a pas normalement en français; en effet,

familièrement, le mot s'applique aussi en anglais à des vêtements : nous pourrions alors traduire par « fringues »);

- « **supporter** » (« Bill Graham est un supporter de Paul Martin ») : « non retenu » par le GDT, non traité dans le *Multi*, anglicisme selon le *Petit Robert*, aucune marque de condamnation dans le *Petit Larousse* 2003;
- « **fournaise** » (« Ne reste à souhaiter que la fournaise, qui est presque aussi âgée que l'église, tienne le coup encore plusieurs années ») : impropreté au sens de chaudière, appareil de chauffage central, selon le *Multi*; accepté par le GDT.

Dans tous les cas où il y avait des divergences entre nos principaux ouvrages de référence, nous avons donc préféré faire preuve de tolérance.

Nous avons aussi accepté les erreurs ou les glissements de niveau quand le contexte établissait clairement que la paternité de ces propos ne devait pas être imputée au journaliste. Exemples :

- « M<sup>e</sup> Larochelle a affirmé qu'on lui avait passé un sapin » [l'expression familière est attribuable à l'avocat]
- « surtout quand on est *au milieu de nulle part* » [cf. angl. *in the middle of nowhere*; le journaliste rapportait les propos d'un juge décrivant le Centre judiciaire Gouin]
- « je vous fais la description *fashion* de la nouvelle tenue » [on a l'impression que la journaliste utilise ce que l'on pourrait appeler des guillemets sonores]

Dans le corpus ayant servi à la présente étude, il y a une heure d'entrevues, de reportages ou de commentaires improvisés. Nous ne sommes donc plus dans de l'écrit oralisé. Apparaissent alors en plus grand nombre des faits propres à la syntaxe de l'oral<sup>18</sup> : hésitations,

18 Sur ces questions, voir, par exemple, Claire Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys, coll. « L'essentiel français », 1997.

truncations, modifications, phatèmes, répétitions, incidences, rappels, ellipses, reprises<sup>19</sup>, démarcateurs, absences, interjections, tous phénomènes qu'on ne peut ranger systématiquement dans la catégorie des erreurs, mais que l'on doit considérer comme normaux dans la plupart des cas. Des phrases comme la suivante, qui ne sont généralement pas prises en compte dans les grammaires traditionnelles, sont tout à fait courantes dans la langue parlée<sup>20</sup>: « ma soeur sa voiture elle est au garage » – exemple peut-être extrême dans la mesure où la forme de dislocation la plus fréquente ne comporte qu'un élément détaché au lieu de deux (« sa voiture, elle est au garage »/« son char, i est au garage »). Cette structure n'a donc pas été comptée pour une erreur lorsqu'elle était utilisée dans une période d'improvisation, comme dans ces exemples :

« Ce procès-là, comme un autre d'ailleurs dont on va vous parler, celui des Hell's Angels, tous les motards arrêtés au cours de l'opérations Printemps 2001, ça commence aujourd'hui. » (fiche 2-5)

« ... M. George Bush, le président des États-Unis, euh, y a deux de ses conseillers qui ont dit que... » (fiche 2-5)

En revanche ont été considérées comme erreurs les diverses « réductions de surface » et contractions morphologiques (« crases ») particulièrement fréquentes en français québécois parlé non soutenu du type : *taleur* (tout à l'heure), *tan bois* (tout en bois), *sa tab* (sur la table), *danne maison* (dans une maison), etc. Précisons que ces écrasements de phonèmes ne sont pas inconnus en français européen : Queneau écrit même « skeutadit-

taleur » et Françoise Gadet<sup>21</sup> cite les formes [dʒa] (*déjà*), [vɫa] (*voilà*), [ttalœr] (*tout à l'heure*), auxquelles les lecteurs de bandes dessinées ajouteront naturellement « m'enfin » (Gaston Lagaffe).

Bref, nous avons essayé de trouver le juste milieu entre purisme et laxisme<sup>22</sup>, mais notre correction ne pouvait pas être trop souple puisque les productions évaluées sont celles de personnes censées avoir une maîtrise supérieure de la langue – du moins, c'est ce que le poste qu'elles occupent permet de croire.

### Catégories d'analyse

Comme nous l'avons indiqué plus haut, le corpus a été constitué en fonction des critères suivants : Montréal/régions, radio publique/stations privées.

Nous avons aussi réparti le corpus entre périodes d'écrit oralisé (comme la lecture des bulletins ou les reportages), où peut s'exercer un plus grand contrôle sur les productions linguistiques, et périodes d'improvisation, où ce contrôle est beaucoup plus réduit.

Des précisions doivent être données sur l'utilisation que nous avons faite de la variable sexe. On n'a plus à démontrer l'importance de cette variable dans les études sociolinguistiques. Toutefois, elle n'était pas pertinente dans le cas des lecteurs des bulletins d'information puisque, pour l'essentiel, l'étude ne portait pas sur leur prononciation : ce qui aurait été intéressant, ç'aurait été de connaître plutôt le sexe des rédacteurs. Nous avons évidemment fait une exception pour le cas de la variable phonétique que nous avons étudiée. Nous avons

19 Lorsque le locuteur utilisait un terme ou une expression incorrecte et se reprenait, on ne comptait évidemment pas pour une erreur ce terme ou cette expression.

20 Voir les exemples donnés par Françoise Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 1997, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, p. 131-135.

21 Françoise Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 1997, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, p. 8.

22 Le corpus a été enregistré peu après la fusion de plusieurs villes au Québec. Nous n'avons évidemment pas tenu compte des problèmes de toponymie inévitables dans ce contexte, l'usage étant encore forcément flottant : les rédacteurs des bulletins et les reporters hésitaient entre, par exemple, Saguenay, Ville Saguenay, Ville de Saguenay.

aussi utilisé la variable sexe dans l'analyse des reportages et des segments d'improvisation. En termes de durée

d'enregistrement, les femmes sont sous-représentées dans notre corpus :

**Nombre de minutes d'enregistrement selon le sexe**

	Hommes	Femmes
Nombre de minutes d'enregistrement	340 min 4 sec	168 min 32 sec
Dont improvisation et reportages	114 min 40 sec	73 min 23 sec

### Le regroupement des erreurs

Comme nous n'avions que des indications fort générales sur les catégories d'erreurs que nous pourrions trouver (*cf. supra*), nous avons utilisé une grille d'analyse très fine. Au moment de la compilation des résultats, nous avons découvert qu'il n'y avait aucune erreur dans quelques catégories et que le nombre d'erreurs dans d'autres catégories était trop minime pour être valable dans l'analyse statistique. Nous avons donc dû procéder au regroupement des erreurs dans les catégories suivantes, que nous illustrerons par quelques exemples :

- **erreurs d'accord** (entre les déterminants et le nom, entre le sujet et le verbe, etc.; y compris les cas de syllepse, c'est-à-dire d'accord selon le sens et non selon les règles de la grammaire)
 

« il y a aussi John Manley qui va s'occuper de l'Ontario et Martin Cauchon qui vont s'occuper du Québec... » (accord du verbe en personne)

« ... et les autorités auront ensuite à choisir à quel réseau se **raccordera** les trois MRC »

« et la question des sans-abri et de l'habitation sociale **sont** au menu des discussions »

« apporter **divers** améliorations » (accord de l'adjectif)

« Ce groupe, lié au mouvement du chef palestinien Yasser Arafat, avait annoncé plus tôt aujourd'hui la fin de **leur** trêve en vigueur depuis un mois en

raison de la mort de l'un de **leurs** dirigeants, tué dans un attentat. » (syllepse)

- **erreurs de construction de la phrase** (construction des relatives, calques syntaxiques, construction des complétives, etc.)
 

«... les réactions des partis d'opposition au remaniement d'hier **en sont une** de méfiance... » (calque de l'anglais)

«... **une étude** demandée par le CRCD doit être déposée en février **sur le sujet** » (ordre des mots)

« quand **que** j'ai vu le maire »
- **erreurs portant sur les prépositions** (omission de la préposition, mauvais choix de la préposition, etc.)
 

«... le Dow Jones a reculé de 96 points, le NASDAQ \_ 31 points alors qu'à Toronto le TSE 300 a baissé de 78 points... » (omission de la préposition *de*)

« les plus petits ministères subiront des compressions, mais pas ceux de la Santé et \_ l'Éducation » (omission de la préposition)

« ... des résidences d'un paisible quartier résidentiel servaient **de** culture de cannabis » (servaient **à**; erreur sur le choix de la préposition)
- **erreurs de vocabulaire** (erreurs sur le sens, anglicismes lexicaux, incompatibilités sémantiques, etc.)

« ... un groupe de motards criminels **opérait** le réseau de fabrication de drogue démantelé la semaine dernière... » (anglicisme sémantique)

« les motards **criminalisés** » (criminels; erreur sur le sens)

« l'affrontement **juridique** entre les compagnies de tabac et le gouvernement fédéral » (judiciaire; erreur sur le sens)

« ... de nouveaux détails qu'on peut **nommer** presque de croustillants » (qualifier)

« ... et maintenant **comment** est rendue la valeur de cette action ? » (à combien ?)

« les avocats tentent toujours d'**affûter leurs flûtes** » (d'accorder leurs flûtes; affûter: aiguiser un outil tranchant)

« Les pompiers auraient réussi d'une certaine façon à pouvoir **maintenir** l'incendie à cet endroit-là » (contenir)

- **erreurs portant sur les niveaux de langue** (nous avons inclus dans cette catégorie l'absence du *ne* de négation: « c'est pas nécessairement de bon augure... »; nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce cas; par ailleurs, nous n'avons en principe pas inclus dans cette catégorie les erreurs qui pouvaient être classées ailleurs, par exemple l'accord dit « par syllepse » comme dans « le gouvernement ont décidé »)

« ça r'ssemble à une **joke** d'étudiants, là. Y ont mis la poupée gonflable dans une boîte pis y ont appelé la police [...] c'est pas menstrué, ça se peut pas. Faque c'est ça. Mais si y a que'qu'un qui sait à quoi qui sert, [...] »

« il a été **mouillé** dans de nombreuses accusations de favoritisme » (pour le *Petit Robert* et le *Multi*, *mouiller* est familier au sens de *compromettre*)

- **autres erreurs de style**

« Aussi les autorités du centre hospitalier demandent aux visiteurs de **se limiter en nombre et en durée** lors de leurs visites et ce, pour les patients de toutes les unités. Le centre hospitalier recommande donc une personne à la fois dans la chambre des malades [...] »

- **erreurs portant sur la cohésion** (par exemple, dans l'introduction des transitions)

Il n'y avait pas de transition pour introduire ce qui suit: « Et peut-être nommer des noms \_ qui ne feront plus partie du cabinet. Y a Gilbert Normand [...], y a Eddie Frye, y a Jim Peterson, y a Maria Mina. Et peut-être parler de Paul Martin, en terminant ? »

- **autres erreurs** (cette catégorie ne comprend que trois erreurs, qu'il était difficile de classer ailleurs)

**Tableau 1**  
**Résultats globaux**

Catégories d'erreurs	N	%
Accord	79	7,2
Construction de la phrase	133	12,1
Préposition	73	6,6
Vocabulaire	304	27,6
Niveau	473	43,0
Style, autres erreurs	12	1,1
Cohésion	23	2,1
Autres erreurs	3	0,3
<b>Total des erreurs</b>	<b>1100</b>	<b>100,0</b>

On notera la place qu'occupent les problèmes de niveau de langue : 43 % de l'ensemble des erreurs. La catégorie suivante, les erreurs de vocabulaire (27,6 %), arrive loin derrière.

De toutes les catégories utilisées dans la présente analyse, celle de niveau est sans doute celle qui suscitera le plus de réserves – et on peut le comprendre. Ce phénomène n'avait pas paru important dans l'analyse préliminaire, déjà mentionnée, faite par Robert Dubuc et cela n'est pas étonnant : le corpus, réduit à une heure, n'était constitué que d'enregistrements de stations de Québec. Or, comme nous le verrons plus loin, les « problèmes » (?) de niveau sont surtout le fait de Montréal. *A posteriori*, on peut estimer qu'il aurait été préférable de subdiviser cette catégorie pour pouvoir la cerner de plus près – ce qui pourra être fait si l'étude est reprise dans quelques années. La catégorie est en effet assez hétérogène parce qu'elle regroupe des mots grossiers (nous en avons déjà assez cité plus haut sans qu'il soit besoin d'en rajouter) et des faits relevant du français

familier fréquents non seulement au Québec mais aussi en Europe. Il y a malgré tout un fait de langue qui entre dans cette catégorie et sur lequel il est possible d'apporter un certain éclairage puisqu'il s'agit d'une sous-catégorie partiellement prise en compte par notre grille : l'omission de *ne* dans la négation (*il vient pas* au lieu de *il ne vient pas*). Toutefois, cet éclairage n'est que partiel parce que notre catégorie d'analyse s'intitulait « négation et restriction » et comprenait donc un certain nombre d'autres traits; mais l'absence du *ne* est de toute évidence le fait dominant dans cette catégorie.

Dans l'ensemble du corpus, les problèmes liés à la négation et à la restriction<sup>23</sup> sont au nombre de 55, soit 11,6 % des erreurs de niveau. On peut estimer que les cas d'absence du *ne* de négation comptent pour à peu près 10 % des erreurs de niveau, soit moins de 5 % des erreurs de tout le corpus. Mais ce phénomène doit être mis en perspective – et cette mise en perspective peut aussi aider à relativiser l'ensemble des erreurs de la catégorie « niveau de langue ».

23 Donc, il ne s'agit pas que du *ne* de négation, même si c'est le cas de figure le plus fréquent dans cette sous-catégorie.

Comme le fait remarquer Françoise Gadet, «Le français populaire, sentant *pas* comme suffisant à exprimer la négation, omet *ne*, comme le font tous les usages familiers. C'est une forme extrêmement instable, et il n'est pas de locuteur pour l'omettre toujours, ni pour l'employer toujours, le pourcentage de réalisation variant selon le locuteur et la situation. Les facteurs favorisant l'omission sont très puissants, car la négation est alors dans son entier postposée au verbe, ce qui correspond à la logique suffixale du français moderne, et est soutenu par la tendance à éliminer ce qui intervient entre le sujet et le verbe<sup>24</sup>.» Claire Blanche-Benveniste évalue pour sa part qu'«il y a environ 95 % d'absence de *ne* dans les conversations, quels que soient les locuteurs» mais, ajoute-t-elle, «dans certains discours publics où le langage est très surveillé, comme ceux de Jacques Chirac, le *ne* de négation est beaucoup plus fréquent<sup>25</sup>»; pour ce dernier cas de figure, elle ne donne malheureusement pas de statistiques.

L'instabilité du *ne* de négation pourrait entraîner sa disparition :

On peut conclure que, à terme, la disparition est probable, car il n'y a pas de force linguistique qui joue en faveur du maintien; mais elle ne s'effectue pas avec la rapidité que certains veulent voir. L'observation de ce qui s'est passé au Québec, où la disparition est plus avancée qu'en français de France, ajoute à la vraisemblance de cette conclusion. Mais les facteurs de conservation sont également très forts, avec le poids de la norme et de l'écrit<sup>26</sup>.

Certains voudront peut-être étendre cette conclusion à l'ensemble des faits que nous avons regroupés sous la rubrique «niveau», faisant valoir que le Québec se trouve tout simplement à l'avant-garde d'une évolution normale et que l'acceptation de formes non standard est un phénomène général qui atteint même la BBC – traditionnellement un bastion de rigidité normative –, où l'on accepte de plus en plus les accents régionaux et les formes populaires, même dans les émissions d'information, quoique à un niveau beaucoup moindre. Pour ceux-là, le tableau suivant, qui exclut la catégorie «niveau», aura plus de poids :

**Tableau 2**  
**Les résultats globaux, sans la catégorie «niveau»**

Catégories d'erreurs	N	%
Accord	79	12,6
Construction de la phrase	133	21,2
Préposition	73	11,6
Vocabulaire	304	48,5
Niveau	12	1,9
Cohésion	23	3,7
Autres erreurs	3	0,5
<b>Total des erreurs</b>	<b>627</b>	<b>100,0</b>

24 Françoise Gadet, *Le français populaire*, Paris, coll. «Que sais-je?», n° 1172, p. 78.

25 Claire Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys, coll. «L'essentiel français», 1997, p. 39.

26 Françoise Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 1997, p. 103.

Sous cet angle, ce sont les erreurs de vocabulaire qui occupent le premier rang, avec près de la moitié de l'ensemble des erreurs. Les erreurs dans la construction des phrases – plus d'une erreur sur cinq – viennent en deuxième place, suivies par les erreurs d'accord et les erreurs sur les prépositions, avec chacune plus de 10 %.

Ajoutons, pour terminer cette section, que le Groupe de travail sur la qualité de la langue à Radio-Canada

**Première variable :  
Montréal/régions**

Les tableaux qui suivent présentent les résultats de Montréal et des régions sans distinction entre les stations de Radio-Canada et les stations privées.

relève lui aussi, dans son rapport, le problème des niveaux de langue: «Le courant de familiarité que l'on peut constater dans l'ensemble des médias n'a pas épargné notre radio. Une partie importante des failles linguistiques relevées sur nos ondes sont attribuables à un léger relâchement dans les prestations à l'antenne, principalement dans les émissions les plus populaires de la grille réseau<sup>27</sup>.»

Pour faire des comparaisons valables, la fréquence des erreurs a été calculée en fonction du nombre de minutes, comme le montre le tableau suivant :

**Tableau 3**  
**Les résultats selon la variable Montréal/régions**

	Nombre d'erreurs dans l'ensemble du corpus		Montréal		Régions	
		%		%		%
Accord	79	7,2	31	5,3	48	9,3
Construction de la phrase	133	12,1	43	7,4	90	17,4
Préposition	73	6,6	23	3,9	50	9,7
Vocabulaire	304	27,6	111	19,0	193	37,4
Niveau	473	43,0	362	62,0	111	21,5
Style, autres erreurs	12	1,1	2	0,3	10	1,9
Cohésion	23	2,1	11	1,9	12	2,3
Autres erreurs	3	0,3	1	0,2	2	0,4
<b>Total des erreurs</b>	<b>1100</b>	<b>100,0</b>	<b>584</b>	<b>100,0</b>	<b>516</b>	<b>100,0</b>
<i>Minutes</i>	<i>508 min 36 sec</i>		<i>259 min 14 sec</i>		<i>249 min 22 sec</i>	

27 Groupe de travail sur la qualité de la langue, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, printemps 2003, p. 39.

**Tableau 4**  
**Les résultats selon la variable Montréal/régions et selon le nombre de minutes**

	Nombre d'erreurs dans l'ensemble du corpus	Par minute	Montréal	Par minute	Régions	Par minute
Accord	79	0,16	31	0,12	48	0,19
Construction de la phrase	133	0,26	43	0,17	90	0,36
Préposition	73	0,14	23	0,09	50	0,20
Vocabulaire	304	0,60	111	0,43	193	0,77
Niveau	473	0,93	362	1,40	111	0,45
Style, autres erreurs	12	0,02	2	0,01	10	0,04
Cohésion	23	0,05	11	0,04	12	0,05
Autres erreurs	3	0,01	1	0,00	2	0,01
<b>Total des erreurs</b>	<b>1100</b>	<b>2,16</b>	<b>584</b>	<b>2,25</b>	<b>516</b>	<b>2,07</b>

Il y a 2,16 erreurs par minute dans l'ensemble du corpus: 2,25 par minute à Montréal, 2,07 par minute dans les régions.



Le tableau suivant fait le rapport entre les erreurs à Montréal par minute et les erreurs dans les régions par minute.

**Tableau 5**  
**Comparaison Montréal et régions selon le nombre d'erreurs par minute**

	<b>Ensemble du corpus</b>	<b>Montréal</b>	<b>Régions</b>	<b>Montréal/régions</b>
Accord	0,16	0,12	0,19	0,63
Construction de la phrase	0,26	0,17	0,36	0,47
Préposition	0,14	0,09	0,20	0,45
Vocabulaire	0,60	0,43	0,77	0,56
Niveau	0,93	1,4	0,45	3,11
Style, autres erreurs	0,02	0,01	0,04	0,25
Cohésion	0,05	0,04	0,05	0,80
Autres erreurs	0,01	0	0,01	0,00
<b>Total des erreurs</b>	<b>2,16</b>	<b>2,25</b>	<b>2,07</b>	<b>1,09</b>

À ne considérer que le résultat global, on pourrait rapidement conclure qu'il n'y a pas de différence sensible entre Montréal et les régions: 1,09 fois plus d'erreurs à Montréal. Si, dans l'ensemble, les résultats de Montréal sont un peu moins bons, cela est dû essentiellement à des problèmes de niveau de langue. Le tableau suivant,

qui exclut les erreurs de niveau de langue, le montre bien: en excluant les erreurs de niveau, le résultat passe de 1,09 fois plus d'erreur à la minute à 0,53 fois d'erreur à la minute, c'est-à-dire qu'il y a alors presque deux fois moins d'erreurs à Montréal.

**Tableau 6**  
**Comparaison Montréal et régions selon le nombre d'erreurs par minute,**  
**en excluant les erreurs de niveau de langue**

	Ensemble du corpus	Montréal	Régions	Montréal/ régions
Accord	0,16	0,12	0,19	0,63
Construction de la phrase	0,26	0,17	0,36	0,47
Préposition	0,14	0,09	0,20	0,45
Vocabulaire	0,60	0,43	0,77	0,56
Niveau				
Style, autres erreurs	0,02	0,01	0,04	0,25
Cohésion	0,05	0,04	0,05	0,80
Autres erreurs	0,01	0	0,01	0,00
<b>Total des erreurs</b>	<b>1,23</b>	<b>0,86</b>	<b>1,62</b>	<b>0,53</b>

Il aurait été intéressant de comparer les résultats de Montréal et des régions en ce qui concerne la qualité de la langue des reportages parce que les productions linguistiques devraient y être plus surveillées. Malheureusement, la comparaison est difficile à faire parce que, si nous avons 111 minutes 24 secondes d'enregistrement pour les reportages produits à Montréal, il n'y a que 15 minutes 39 secondes pour ceux qui sont produits dans

les régions. Dans ces conditions, toute comparaison pourrait soulever des réserves.

Il en va de même en ce qui concerne les erreurs produites en période d'improvisation, où le contrôle exercé sur les productions linguistiques est plus lâche: nous disposons de 47 minutes 8 secondes pour les régions, mais seulement de 13 minutes 53 secondes pour Montréal.

**Deuxième variable :  
Radio-Canada/stations privées**

**Tableau 7**  
**Les résultats globaux selon la variable Radio-Canada/stations privées**

	Ensemble du corpus		Radio-Canada		Stations privées		
	N <sup>bre</sup> d'erreurs dans l'ensemble du corpus	Par minute	N <sup>bre</sup> d'erreurs	Par minute	N <sup>bre</sup> d'erreurs	Par minute	Priv./R-C
Accord	79	0,16	25	0,10	54	0,21	2,1
Construction de la phrase	133	0,26	35	0,14	98	0,38	2,7
Préposition	73	0,14	25	0,10	48	0,18	1,8
Vocabulaire	304	0,60	95	0,38	209	0,80	2,1
Niveau	473	0,93	55	0,22	418	1,61	7,3
Style, autres erreurs	12	0,02	1	0,00	11	0,04	10,5
Cohésion	23	0,05	8	0,03	15	0,06	1,8
Autres erreurs	3	0,01	0	0,00	3	0,01	0
<b>Total des erreurs</b>	<b>1100</b>	<b>2,16</b>	<b>244</b>	<b>0,98</b>	<b>856</b>	<b>3,29</b>	<b>3,3</b>

Les lecteurs et les journalistes des stations privées font trois fois plus d'erreurs que ceux de Radio-Canada. La supériorité de Radio-Canada est claire dans toutes les catégories de notre grille d'analyse. Mais l'attention doit se porter surtout sur les cellules où le nombre de cas est élevé (niveau: 418 erreurs pour le privé contre 55 pour Radio-Canada – soit sept fois plus; vocabulaire: 209 erreurs pour le privé contre 95 pour Radio-Canada – deux fois plus).

Déjà il ressortait des travaux de la commission Gendron que c'était la langue de Radio-Canada (tant celle

de la radio que celle de la télévision) qui était jugée la meilleure<sup>28</sup>. Cette perception a été confirmée dans un sondage effectué un quart de siècle plus tard: 97% des enquêtés à Montréal et 96% de ceux de Québec affirmaient que la langue de Radio-Canada surpassait celle des autres stations<sup>29</sup>.

Ce sondage de l'OQLF réalisé en 1997 montrait que si, à Montréal, la langue utilisée par CKAC et CKVL se comparait, il en allait tout autrement pour CKOI. Et il en était ainsi à Québec pour CJMS comparativement à CHIK, à CHRC et à CHOI.

28 Marcel Boudreault, *La qualité de la langue*, Québec, Éditeur officiel, Synthèse réalisée pour le compte de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec, Synthèse 1, 1973, chapitre 3.

29 Pierre Bouchard et Jacques Maurais, « Norme et médias. Les opinions de la population québécoise », *Terminogramme* 97-98, printemps 2001, p. 111-126.

Les personnes interrogées ont affirmé que le français généralement utilisé était bon dans le cas de :

Montréal			Québec		
CBF	à	97 %	CBV	à	96 %
CKVL		78 %	CJMS		80 %
CKAC		77 %	CHRC		63 %
CKOI		52 %	CHOI		61 %
			CHIK		60 %

Les conclusions du sondage de 1997 étaient donc que la supériorité de Radio-Canada est incontestable.

Les données de notre analyse de la langue des bulletins d'information viennent donc confirmer l'opinion générale en ce qui concerne la supériorité de Radio-Canada.

Au Québec, comme aux États-Unis, c'est la langue parlée à la radio et à la télévision qui est le plus souvent citée comme étant ou devant être le modèle de référence : dans un cas, le « français de Radio-Canada », dans l'autre « l'anglais de la CBS ». James et Lesley Milroy (1999 : 150-151) remarquent que l'anglais de la CBS est basé sur une variété dominante, celle du Midwest, ce qui lui donne une assise sociale beaucoup plus large que celle de l'anglais de la BBC au Royaume-Uni, qui est en fait la variété de langue propre à une classe sociale. Au Québec, le « français de Radio-Canada » avait sans doute à ses débuts une assise sociale moins large parce qu'il était davantage orienté vers le modèle dit parisien – qui est loin d'être généralement pratiqué dans la communauté –, mais le modèle a évolué au fil des années, ainsi que le constate Guy Bertrand, conseiller linguistique de la radio-télévision publique :

Avec les années, le fossé entre langue populaire et langue à l'antenne s'est considérablement rétréci. Il est incontestable que l'influence linguistique des médias électroniques a grandement contribué à cette évolution. Paradoxalement, si la langue de

la population s'est sensiblement améliorée, celle des médias s'est quelque peu relâchée<sup>30</sup>.

L'analyse phonétique faite par Claude Rochette dans les années 1980 allait dans le même sens :

Nos animateurs parlent-ils français ou « à la française » ? Sans hésitation, oui nos animateurs parlent français et nous ne pouvons mettre en doute que la phonologie du français standard leur sert de système de référence. [...] Pour un grand nombre d'entre eux, la qualité phonétique de l'expression orale est de beaucoup supérieure à ce qu'on ose avouer sans pour autant pouvoir déclarer qu'ils parlent « à la française », loin de là. Il est évident que tous (à l'exception d'une animatrice) ont des caractéristiques proprement québécoises qui marquent sans excès leur phonétisme<sup>31</sup>.

En d'autres termes, les présentateurs de la radio et de la télévision n'ont pas l'« accent » parisien ni le système phonologique du parler parisien contemporain, mais celui du québécois, beaucoup plus près de l'ancien phonétisme parisien.

Bien que les animateurs de la radio et de la télévision constituent un groupe assez homogène, l'analyse phonétique de Claude Rochette montre aussi le bien-fondé de l'opinion qui considère la langue de Radio-Canada comme un modèle : au moins pour six des aspects de sa grille d'analyse, « les animateurs du réseau privé réus-

30 Guy Bertrand, « Micro oblige », *Infolangue* 2/2, printemps 1998, p. 18.

31 Claude Rochette, *op. cit.*, p. 75.

sisent moins bien (font donc plus d'erreurs à produire un discours oral de qualité) que ceux du réseau d'État» (Rochette, 1984 : 63).

L'ancien responsable du Comité de linguistique de Radio-Canada a décrit en ces termes la variété de langue promue par la radio publique :

La langue de Radio-Canada est de niveau neutre, soit du niveau courant de la bonne langue, sans intention stylistique marquée. On évite le recours arbitraire et constant aux tours familiers ou populaires, tout comme on se garde de donner, par l'utilisation de tours recherchés ou littéraires, une impression de pédantisme. Ce que l'on vise en somme, c'est une langue simple et de bon aloi<sup>32</sup>.

Depuis un certain nombre d'années, des critiques ont exprimé l'opinion que la langue parlée à la radio-télévision publique se dégradait :

D'emblée, il faut admettre que la qualité du français à la télévision de Radio-Canada est en chute libre depuis quelque temps. Anglicismes lexicaux et syntaxiques, barbarismes et autres fautes de langage abondent non seulement dans plus d'une émission de divertissement, mais aussi dans la plupart des émissions d'affaires publiques<sup>33</sup>.

À la radio de Radio-Canada, j'entends une journaliste débutante nous entretenir du «gars qui entre l'essence dans l'auto». Elle est en panne de mots et ne trouve pas de pompiste. Petite désolation. Mais grande colère quand on voit peu après,

à la télévision de Radio-Canada, le massacre planifié de la langue qu'une direction populiste met en ondes. Cela s'appelle naïvement Fa Si La chanter, cela tonitrué, bredouille, anglicise, syncope tout le français à sa portée et fait la fierté des responsables de la programmation<sup>34</sup>.

Un animateur d'une station privée ajoute pour sa part :

Je n'en peux plus de travailler à une radio qui se dégrade, dont le joul devient la langue officielle, comme dans tous les médias. La vulgarité se généralise, la langue se banalise. On a perdu l'esprit de la langue française<sup>35</sup>.

Le Groupe de travail sur la qualité de la langue à Radio-Canada concluait, pour sa part, que la radio publique reste une référence du point de vue de la qualité du français mais ajoutait du même souffle : « même si la radio et les nouveaux médias font déjà beaucoup pour la qualité du français en onde et sur le site Internet, et même si les résultats obtenus sont généralement satisfaisants, Radio-Canada ne mérite pas une note parfaite en la matière<sup>36</sup>. »

Notre recherche montre que les résultats de Radio-Canada en ce qui a trait à la qualité de la langue sont plutôt positifs; mais comme on le voit par les citations qui précèdent, cela pourrait être mieux. Ce que reconnaît d'ailleurs le Groupe de travail sur la qualité de la langue à Radio-Canada puisque sa première recommandation est « que la Société Radio-Canada affirme

32 Robert Dubuc, « Le Comité de linguistique de Radio-Canada », dans : *Dix études portant sur l'aménagement de la langue au Québec*, Conseil de la langue française, coll. « Notes et documents », n° 76, 1990, p. 148.

33 Robert Gosselin, « Le français s'appauvrit à la SRC », *La Presse*, 9 février 1994, p. B-3.

34 Lise Bissonnette, « Un drame de transmission », *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> décembre 1996, p. B-3.

35 Gilles Proulx, cité par Jean-Paul Sylvain, « Qu'on se le tienne pour dit... Gilles Proulx au micro pour encore trois ans », *Le Journal de Montréal*, 17 avril 1996, p. 53.

36 Groupe de travail sur la qualité de la langue (GTQL) présidé par M. Yanick Villedieu, *Un français de qualité : une priorité pour Radio-Canada*, Rapport présenté à M. Sylvain Lafrance, vice-président de la Radio française et des Nouveaux Médias de Radio-Canada, printemps 2003, p. xiv.

clairement sa volonté de faire de la qualité du français une priorité<sup>37</sup>.»

Le tableau suivant compare, pour Radio-Canada et les stations privées, la qualité de la langue des têtes de réseau à Montréal et celle des stations en région :

**Tableau 8**  
**Comparaison Radio-Canada/stations privées**  
**selon qu'il s'agit des têtes de réseau ou des stations établies en région**

	Radio-Canada				Privé			
	Montréal		Régions		Montréal		Régions	
	N	Par minute	N	Par minute	N	Par minute	N	Par minute
Accord	13	0,10	12	0,10	18	0,14	36	0,27
Construction de la phrase	13	0,10	22	0,19	30	0,23	68	0,52
Préposition	6	0,05	19	0,16	17	0,13	31	0,24
Vocabulaire	21	0,16	74	0,63	90	0,70	119	0,90
Niveau	29	0,22	26	0,22	333	2,59	85	0,64
Style, autres erreurs	1	0,01	0	0,00	1	0,01	10	0,08
Cohésion	3	0,02	5	0,04	8	0,06	7	0,05
Autres erreurs	0	0,00	0	0,00	1	0,01	2	0,02
<b>Total des erreurs</b>	<b>86</b>	<b>0,66</b>	<b>158</b>	<b>1,34</b>	<b>498</b>	<b>3,88</b>	<b>358</b>	<b>2,71</b>
<i>Minutes</i>	<i>130 min 44 sec</i>		<i>117 min 35 sec</i>		<i>128 min 30 sec</i>		<i>131 min 47 sec</i>	

En ce qui concerne la radio publique, la tête du réseau affiche clairement sa supériorité sur les stations régionales : moins d'une erreur par minute pour la station montréalaise (0,66 contre 1,34). La situation est inverse pour les stations privées : les têtes de réseau à Montréal ont de moins bons résultats (près de quatre erreurs à la

minute) que les stations régionales (près de trois erreurs à la minute). Le tableau suivant présente les mêmes données que le précédent, mais sous forme d'un rapport Régions/Montréal dans le cas de Radio-Canada et d'un rapport Montréal/Régions pour le privé :

37 Groupe de travail sur la qualité de la langue (GTQL) présidé par M. Yanick Villedieu, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, Rapport présenté à M. Sylvain Lafrance, vice-président de la Radio française et des Nouveaux Médias de Radio-Canada, printemps 2003, p. xiv.

**Tableau 9**  
**Ratio Montréal/régions pour Radio-Canada et les stations privées**

	Radio-Canada	Privé
	Régions/Montréal	Montréal/Régions
Accord	1,0	0,5
Construction de la phrase	1,9	0,4
Préposition	3,2	0,5
Vocabulaire	3,9	0,8
Niveau	1,0	4,0
Style, autres erreurs	0,0	0,1
Cohésion	2,0	1,2
Autres erreurs	0,0	0,5
<b>Total des erreurs</b>	<b>2,0</b>	<b>1,4</b>

Nous avons donc relevé deux fois plus d'erreurs dans les enregistrements des stations régionales de la radio publique que dans les enregistrements des bulletins d'information produits par la tête du réseau; pour les problèmes de vocabulaire, la proportion est de près de

quatre<sup>38</sup>. Dans le cas des stations privées, les têtes de réseau montréalaises font une fois et demie plus d'erreurs que les stations situées en région; la situation est particulièrement préoccupante en ce qui concerne les niveaux de langue (quatre fois plus d'erreurs).

---

38 La proportion des erreurs concernant les prépositions est presque aussi élevée, mais comme il s'agit de petits nombres (6 erreurs à Montréal, 19 en région), il n'est guère utile d'insister sur ce point.

Le tableau suivant, d'où sont absents les résultats portant sur les niveaux de langue, fait bien voir que les moins bons résultats des têtes de réseau des stations privées proviennent essentiellement d'une mauvaise maîtrise des registres de langue :

**Tableau 10**  
**Comparaison Radio-Canada/stations privées**  
**selon qu'il s'agit des têtes de réseau ou des stations établies en région,**  
**sans les résultats portant sur les niveaux de langue**

	Radio-Canada				Privé			
	Montréal		Régions		Montréal		Régions	
	N	Par minute	N	Par minute	N	Par minute	N	Par minute
Accord	13	0,10	12	0,10	18	0,14	36	0,27
Construction de la phrase	13	0,10	22	0,19	30	0,23	68	0,52
Préposition	6	0,05	19	0,16	17	0,13	31	0,24
Vocabulaire	21	0,16	74	0,63	90	0,70	119	0,90
Niveau								
Style, autres erreurs	1	0,01	0	0,00	1	0,01	10	0,08
Cohésion	3	0,02	5	0,04	8	0,06	7	0,05
Autres erreurs	0	0,00	0	0,00	1	0,01	2	0,02
<b>Total des erreurs</b>	<b>57</b>	<b>0,44</b>	<b>132</b>	<b>1,12</b>	<b>165</b>	<b>1,28</b>	<b>273</b>	<b>2,07</b>
<i>Minutes</i>	<i>130 min 44 sec</i>		<i>117 min 35 sec</i>		<i>128 min 30 sec</i>		<i>131 min 47 sec</i>	



## La variable sexe

Comme nous ne connaissons pas le sexe des rédacteurs des bulletins d'information, pour étudier cette variable nous avons dû éliminer une grande partie du

corpus pour ne retenir que les reportages et les périodes d'improvisation.

**Tableau 11**  
**Résultats selon le sexe, reportages et périodes d'improvisation**

	Hommes	Erreur/minute	Femmes	Erreur/minute	Femmes/Hommes
Accord	17	0,15	10	0,14	0,92
Construction de la phrase	26	0,23	12	0,16	0,72
Préposition	15	0,13	9	0,12	0,94
Vocabulaire	57	0,50	50	0,68	1,37
Niveau	116	1,01	224	3,05	3,02
Style, autres erreurs	1	0,01	0	0,00	0,00
Cohésion	3	0,03	6	0,08	3,13
Autres erreurs	1	0,01	0	0,00	0,00
<b>Total des erreurs</b>	<b>236</b>	<b>2,06</b>	<b>311</b>	<b>4,24</b>	<b>2,06</b>
<i>Minutes</i>	<i>114 min 41 sec</i>		<i>73 min 23 sec</i>		

Les résultats montrent que les femmes font deux fois plus d'erreurs que les hommes et que ce désavantage est

essentiellement causé par une mauvaise utilisation des niveaux de langue.

Si nous regardons seulement les résultats des reportages, nous constatons la même supériorité des hommes : 0,9 erreur à la minute contre 1,1.

**Tableau 12**  
**Reportages : comparaison entre les hommes et les femmes**

	Hommes	Erreur/minute	Femmes	Erreur/minute	Femmes/Hommes
Accord	9	0,10	4	0,10	1,0
Construction de la phrase	18	0,20	4	0,10	0,5
Préposition	14	0,16	3	0,08	0,5
Vocabulaire	32	0,36	28	0,73	2,0
Niveau	9	0,10	2	0,05	0,5
Style, autres erreurs	0	0,00	0	0,00	0,0
Cohésion	2	0,02	2	0,05	2,3
Autres erreurs	0	0,00	0	0,00	0,0
<b>Total des erreurs</b>	<b>84</b>	<b>0,95</b>	<b>43</b>	<b>1,12</b>	<b>1,2</b>
<i>Minutes</i>	<i>88 min 46 sec</i>		<i>38 min 17 sec</i>		

La même tendance s'observe lorsque l'on ne prend en compte que les périodes d'improvisation :

**Tableau 13**  
**Périodes d'improvisation : comparaison entre les hommes et les femmes**

	Hommes	Erreur/minute	Femmes	Erreur/minute	Femmes/Hommes
Accord	8	0,31	6	0,17	0,55
Construction de la phrase	8	0,31	8	0,23	0,74
Préposition	1	0,04	6	0,17	4,43
Vocabulaire	25	0,96	22	0,63	0,65
Niveau	107	4,13	222	6,32	1,53
Style, autres erreurs	1	0,04	0	0,00	0,00
Cohésion	1	0,04	4	0,11	2,95
Autres erreurs	1	0,04	0	0,00	0,00
<b>Total des erreurs</b>	<b>152</b>	<b>5,87</b>	<b>268</b>	<b>7,64</b>	<b>1,30</b>
<i>Minutes</i>	<i>25 min 55 sec</i>		<i>35 min 6 sec</i>		

Ces résultats sont étonnants dans la mesure où ils vont à l'encontre de la plupart des conclusions des recherches sociolinguistiques. En effet, les résultats d'autres enquêtes montrent une différenciation des productions selon le sexe des locuteurs ou des scripteurs, mais à l'avantage des femmes. Comme l'écrit William Labov :

Des études portant sur des enfants de 5 à 11 ans montrent un développement parallèle chez les garçons et les filles, et ce n'est qu'à partir de 11 ans, en cours de scolarité, que les filles commencent à être plus performantes verbalement dans les tests que les garçons. Il semble donc probable que les meilleurs classements scolaires obtenus par les filles ne résultent pas d'un avantage inné, mais plutôt d'une plus forte tendance à se conformer aux normes adultes dominantes [...] <sup>39</sup>.

Et Agnesa Pillon résume en ces termes les résultats auxquels aboutit la recherche sociolinguistique :

On sait maintenant – de nombreuses enquêtes sociolinguistiques sur le terrain l'ont démontré – que le sexe agit (de même que la classe sociale,

le style, l'âge, etc.) comme une source structurée de variation sur l'emploi des variantes linguistiques associées. Pour un certain nombre de variables linguistiques, le comportement des locuteurs et celui des locutrices se différencient en effet, et ce, selon un schéma remarquablement analogue d'une étude à l'autre : pour une variable sociolinguistique donnée, les locuteurs, quel que soit le style de parole envisagé, utilisent plus fréquemment que les locutrices la variante non normée <sup>40</sup>.

Il y a pourtant une explication à l'anomalie apparente des résultats de notre analyse des bulletins d'information de la radio. C'est que les mauvais résultats des femmes viennent seulement des femmes de Montréal en situation d'improvisation : ces dernières font presque neuf erreurs à la minute. Les femmes en situation de reportage et d'improvisation dans les stations de Radio-Canada (Montréal et régions) et dans les stations privées régionales font 1,7 erreurs à la minute contre 2 erreurs pour les hommes.

---

39 William Labov, « Vers une réévaluation de l'insécurité linguistique des femmes », dans : Pascal Singy (dir.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1998, p. 30.

40 Agnesa Pillon, « Sexe », dans : Marie-Louise Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Sprimont (Belgique), Mardaga, 1997, p. 259.

**Tableau 14**  
**Comparaison entre les femmes en situation d'improvisation**  
**dans les stations privées de Montréal et les femmes du reste du corpus**  
**en situation de reportage ou d'improvisation**

	Femmes Montréal privé Improvisation	Erreur/minute	Femmes Reportage et improvisation sauf Montréal privé	Erreur/minute
Accord	2	0,08	8	0,17
Construction de la phrase	4	0,16	8	0,17
Préposition	6	0,24	3	0,06
Vocabulaire	18	0,71	31	0,67
Niveau	194	7,64	30	0,64
Style, autres erreurs	0	0,0	0	0,0
Cohésion	3	0,12	3	0,06
Autres erreurs	0	0,0	0	0,0
<b>Total des erreurs</b>	<b>227</b>	<b>8,94</b>	<b>83</b>	<b>1,78</b>
<i>Minutes</i>	25 min 23 sec		46 min 31 sec	

**Les situations d'improvisation**

**Tableau 15**  
**Résultats généraux**

	N	%	Erreur/minute en impro	Erreur/minute dans l'ensemble du corpus
Accord	14	3,3	0,2	0,16
Construction de la phrase	16	3,8	0,3	0,26
Préposition	7	1,7	0,1	0,14
Vocabulaire	47	11,2	0,8	0,60
Niveau	329	78,3	5,4	0,93
Style, autres erreurs	1	0,2	0,0	0,02
Cohésion	5	1,2	0,1	0,05
Autres erreurs	1	0,2	0,0	0,01
<b>Total des erreurs</b>	<b>420</b>	<b>100,0</b>	<b>6,9</b>	<b>2,16</b>
<i>Minutes</i>	61 min 1 sec			

Comme on pouvait s'y attendre, le nombre d'erreurs par minute est plus élevé en situation d'improvisation (trois fois plus). Cette augmentation est due essentiellement aux erreurs causées par une mauvaise utilisation des niveaux de langue.

Le tableau suivant montre que, une fois enlevées les erreurs de niveau, la différence dans la proportion d'er-

reurs produites en période d'improvisation et celle des erreurs du reste du corpus s'amenuise considérablement (1,5 erreur à la minute en période d'improvisation contre 1,2 dans le reste du corpus).

Nous avons déjà analysé les différences dans le nombre d'erreurs produites par les hommes et par les femmes en situation d'improvisation (cf. tableau 13).

**Tableau 16**  
**Périodes d'improvisation, sans les erreurs de niveau**

	N en impro	Erreur/minute en impro	N Ensemble du corpus	Erreur/minute dans l'ensem- ble du corpus	N Ensemble du corpus sans impro	Erreur/minute dans l'ensem- ble du corpus sans impro
	91	1,5	627	1,3	536	1,2
<i>Minutes</i>	61 min 1 sec		508 min 36 sec		447 min 35 sec	

## Les reportages

**Tableau 17**  
**Reportages : résultats globaux**

	N	%	Erreur/minute
Accord	13	10,2	0,10
Construction de la phrase	22	17,3	0,17
Préposition	17	13,4	0,13
Vocabulaire	60	47,2	0,47
Niveau	11	8,7	0,09
Style, autres erreurs	0	0,0	0,00
Cohésion	4	3,1	0,03
Autres, erreurs erreurs	0	0,0	0,00
<b>Total des erreurs</b>	<b>127</b>	<b>100,0</b>	<b>1,00</b>
<i>Minutes</i>	127 min 3 sec		

Les reportages, par définition, excluent l'improvisation: ils sont rédigés par les journalistes, et même si ces derniers sont toujours soumis à l'impératif des heures de tombée, on peut supposer qu'ils ont un minimum de temps pour consulter des ouvrages de référence si un doute surgit. On peut donc étudier leur compétence linguistique dans des occasions où ils peuvent mieux surveiller leurs productions linguistiques.

Il y a moins d'erreurs par minute dans le cas des reportages (une erreur à la minute contre 2,1 erreurs dans l'ensemble du corpus) et cela n'est pas pour surprendre. Les journalistes ont donc une meilleure connaissance

de leur langue. Il faut noter que, dans le cas présent, ce ne sont plus erreurs de niveau de langue qui occupent le premier rang, mais celles de vocabulaire (près de la moitié de l'ensemble des erreurs). La comparaison hommes/femmes pour les reportages a été faite plus haut (cf. tableau 12).

### Les problèmes de vocabulaire

Les problèmes de vocabulaire comptent pour plus du quart des erreurs relevées dans tout le corpus, pour près de la moitié quand on fait abstraction des erreurs de niveau ainsi que le révèle le tableau suivant.

**Tableau 18**  
**Proportion des erreurs de vocabulaire par rapport aux autres erreurs**  
**(abstraction faite des erreurs de niveau)**

Catégorie d'erreurs	Résultats globaux		Résultats sans la catégorie « niveau »	
	N	%	N	%
Vocabulaire	304	27,6	304	48,5
Autres	796	72,4	323	51,5
<b>Total des erreurs</b>	<b>1100</b>	<b>100,0</b>	<b>627</b>	<b>100,0</b>

Le tableau suivant ventile les erreurs de vocabulaire selon les différentes catégories de notre grille d'analyse.

**Tableau 19**  
**Ventilation des erreurs de vocabulaire**

Catégories d'erreurs	N	%	Par minute
Sens d'un mot	128	42,1	0,25
<i>Anglicisme sémantique</i>	61	20,1	0,12
<i>Calque</i>	31	10,2	0,06
<i>Anglicisme lexical</i>	22	7,2	0,04
<i>(total partiel anglicismes)</i>	<i>(114)</i>	<i>(37,5)</i>	<i>(0,22)</i>
Redondance	21	6,9	0,04
Barbarisme	20	6,6	0,04
Altération d'une expression	5	1,6	0,01
Terme vieilli, archaïsme	5	1,6	0,01
Noms propres, noms d'organismes	5	1,6	0,01
Incompatibilité sémantique	3	1,0	0,01
Autres cas	3	1,0	0,01
<b>Total</b>	<b>304</b>	<b>100,0</b>	<b>0,60</b>

Contrairement à une idée largement répandue, ce ne sont pas les anglicismes qui sont la cause la plus fréquente d'erreurs, mais plutôt des difficultés d'ordre sémantique: 42 % de toutes les erreurs portent sur le sens d'un mot ou d'une expression. Si nous ajoutons à cette catégorie les anglicismes sémantiques, les cas de redondance et les rares cas d'incompatibilité sémantique, force est de conclure que la sémantique constitue le principal problème (70,1 % de toutes les erreurs de vocabulaire). Il y a une erreur portant sur le sens presque toutes les deux minutes (0,42 erreur à la minute; 0,32 à Radio-Canada contre 0,52 dans le privé). Cette seule statistique en amènera plusieurs à se poser des

questions: peut-on en effet véhiculer des informations crédibles dans un flou sémantique?

Les anglicismes en général, ce qui comprend les anglicismes sémantiques, comptent pour plus du tiers (37,5 %) de toutes les erreurs et arrivent en deuxième place. Notons aussi que les anglicismes lexicaux sont moins fréquents que les emprunts sémantiques et les calques, ce qui correspond aux résultats d'autres recherches: « La fréquence des emprunts de sens dans la BDTS [Banque de données textuelles de Sherbrooke] est nettement supérieure à celle des emprunts de forme<sup>41</sup>. »

41 Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière. Cité par Diane Lamonde, *Anatomie d'un journal de parade*, Montréal, Éditions Varia, 2004, p. 220.

Quand on compare les résultats de Radio-Canada et ceux des stations privées, il faut tenir compte que certaines cellules du tableau suivant contiennent peu de cas (peu d'erreurs) et conséquemment qu'il vaut mieux

ne pas les prendre en considération. La supériorité de Radio-Canada est manifeste dans toutes les catégories, spécialement dans le peu de recours aux anglicismes.

**Tableau 20**  
**Les erreurs de vocabulaire, Radio-Canada et stations privées**

Catégories d'erreurs	Radio-Canada			Privé			Privé /R-C
	N	%	Par minute	N	%	Par minute	
Sens d'un mot	46	48,4	0,19	82	39,2	0,32	1,70
Anglicisme sémantique	26	27,4	0,10	35	16,7	0,13	1,28
Calque	8	8,4	0,03	23	11,0	0,09	2,74
Anglicisme lexical	1	1,1	0,00	21	10,0	0,08	20,03
(total partiel anglicismes)	(35)	(36,8)	(0,14)	(79)	(37,8)	(0,30)	(2,15)
Redondance	6	6,3	0,02	15	7,2	0,06	2,39
Barbarisme	3	3,2	0,01	17	8,1	0,07	5,41
Altération d'une expression	1	1,1	0,00	4	1,9	0,02	3,82
Terme vieilli, archaïsme	1	1,1	0,00	4	1,9	0,02	3,82
Noms propres, noms d'organismes	2	2,1	0,01	1	0,5	0,00	0,48
Incompatibilité sémantique	1	1,1	0,00	2	0,1	0,01	1,91
Autres cas	0	0,0	0,00	5	2,4	0,02	
<b>Total</b>	<b>95</b>	<b>100,0</b>	<b>0,38</b>	<b>209</b>	<b>100</b>	<b>0,80</b>	<b>2,10</b>
Minutes	248 min 19 sec			260 min 17 sec			



La comparaison entre Montréal et les régions montre que, dans ces dernières, il y a près de deux fois plus d'erreurs de vocabulaire (1,8 fois). En région, il y a deux fois plus d'erreurs sur le sens des mots ou des expres-

sions et deux fois et demie plus d'anglicismes sémantiques. Les anglicismes, pris globalement, sont une fois et demie plus nombreux.

**Tableau 21**  
**Les erreurs de vocabulaire, Montréal et régions**

Catégories d'erreurs	Montréal			Régions			Régions/ Montréal
	N	%	Par minute	N	%	Par minute	
Sens d'un mot	44	39,6	0,17	84	43,5	0,34	2,0
Anglicisme sémantique	18	16,2	0,07	43	22,3	0,17	2,5
Calque	11	9,9	0,04	20	10,4	0,08	1,9
Anglicisme lexical	18	16,2	0,07	4	2,1	0,02	0,2
(total partiel anglicismes)	(47)	(29,7)	(0,18)	(67)	(25,8)	(0,27)	(1,5)
Redondance	5	4,5	0,02	16	8,3	0,06	3,3
Barbarisme	5	4,5	0,02	15	7,8	0,06	3,1
Altération d'une expression	1	0,9	0,00	4	2,1	0,02	4,2
Terme vieilli, archaïsme	3	2,7	0,01	2	1,0	0,01	0,7
Noms propres, noms d'organismes	1	0,9	0,00	2	1,0	0,01	2,1
Incompatibilité sémantique	2	1,8	0,01	1	0,5	0,00	0,5
Autres cas	3	2,7	0,01	2	1,0	0,01	0,7
<b>Total</b>	<b>111</b>	<b>100,0</b>	<b>0,43</b>	<b>193</b>	<b>100,0</b>	<b>0,77</b>	<b>1,8</b>
Minutes	259 min 14 sec			249 min 22 sec			

Le tableau des erreurs de vocabulaire selon le sexe n'est donné qu'à titre indicatif. Le nombre de cas dans chaque cellule est trop petit pour que l'on puisse tirer des conclusions. Rappelons que, comme pour les ta-

bleaux selon le sexe présentés plus haut, dans le tableau qui suit n'ont été pris en considération que les reportages et les périodes d'improvisation; par conséquent, le nombre de cas dans chaque cellule est très réduit.

**Tableau 22**  
**Les erreurs de vocabulaire, selon le sexe**  
**(reportages et situations d'improvisation seulement)**

Catégories d'erreurs	Hommes			Femmes		
	N	%	Par minute	N	%	Par minute
Sens d'un mot	28	49,1	0,24	14	28,0	0,19
Anglicisme sémantique	11	19,3	0,10	16	32,0	0,22
Calque	2	3,5	0,02	7	14,0	0,10
Anglicisme lexical	5	8,8	0,04	6	12,0	0,08
Redondance	3	5,3	0,03	1	2,0	0,01
Barbarisme	1	1,8	0,01	2	4,0	0,03
Altération d'une expression	2	3,5	0,02	0	0,0	0,00
Terme vieilli, archaïsme	2	3,5	0,02	1	2,0	0,01
Noms propres, noms d'organismes	0	0,0	0,00	1	2,0	0,01
Incompatibilité sémantique	3	5,3	0,03	0	0,0	0,00
Autres cas	0	0,0	0,00	2	4,0	0,03
<b>Total</b>	<b>57</b>	<b>100,0</b>	<b>0,50</b>	<b>50</b>	<b>100,0</b>	<b>0,68</b>
Minutes	114 min 41 sec			73 min 23 sec		

### Analyse d'une variable phonétique

Dans son mémoire aux états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, Daniel Raunet faisait remarquer que « les médias électroniques ont adopté massivement la prononciation québécoise populaire » et il citait comme exemple de domaine où « le changement a été spectaculaire » la prononciation des nombres :

« trois mille cink cent postes » (TVA, 22-12-00) (FS [=français standard] « trois mille cin cent »)

« diss pour cent » (TVA, 22-12-00) (FS « di pour cent »)

« sé mille dollars d'impôt » (SRC, 3-05-00) (FS « sèt mille »)

« soixante-diss disques » (SRC, 25-04-00) (FS « soixante-di disques »)

« cinkk mille dollars » (SRC, Enjeux 25-04-00) (FS « cin mille »)

« trois cent cinquante siss millions » (SRC, Stéphan Bureau, 28-04-00) (FS « si millions »)<sup>42</sup>

Il a paru intéressant de vérifier la justesse de cette observation à partir de notre corpus.

Mais rappelons d'abord les règles de prononciation des chiffres telles qu'elles sont formulées dans le *Dictionnaire de la prononciation française dans sa norme actuelle* de Léon Warnant :

- pour 5, 6, 8 et 10 : la consonne finale ne se prononce pas devant un mot commençant par une consonne; elle peut se prononcer devant un nom de mois commençant par une consonne.
- pour 7 et 9 : la consonne finale se prononce devant un mot commençant par une consonne; les prononciations [sɛ] et [nø] sont vieilles.

Guy Bertrand, dans ses *400 Capsules linguistiques* (Montréal, Lanctôt Éditeur, 1999, p. 57), reprend essentiellement les mêmes règles (mais il ne mentionne pas la possibilité de prononcer la consonne finale devant les noms de mois commençant par une consonne).

Dans l'ensemble de notre corpus, la prononciation est standard dans presque les deux tiers des cas (plus exactement 64 %; tous les tableaux sont groupés à la fin de la présente section).

Nous avons voulu comparer avec la situation d'une chaîne française. Pour ce faire, nous avons enregistré la première demi-heure de l'émission spéciale consacrée au deuxième tour des élections régionales sur France 2 (28 mars 2004), car nous savions que la circonstance serait propice à l'utilisation d'un grand nombre de chiffres. Si nous excluons trois occurrences où il était difficile de déterminer si la consonne finale était prononcée ou non, les variantes standard étaient utilisées près de quatre fois sur cinq (77,8 %). Sur cette base, fort limitée il est vrai, il est tout de même possible d'affirmer que la variation constatée au Québec existe aussi ailleurs et qu'elle est probablement seulement un peu plus grande au Québec.

Les hommes utilisent plus les variantes standard que les femmes (64,9 % contre 60,4 %). Les variantes standard sont plus utilisées à Radio-Canada que dans les chaînes privées (70,1 % contre 60,1 %), mais il n'y a pour ainsi pas de différence entre Montréal (62,3 %) et les régions (64,6 %). Si nous poussons plus loin l'analyse, nous découvrons que ce sont les hommes de Radio-Canada (70 %) et les hommes de Montréal (69,2 %) qui font le plus usage des variantes standard. Compte tenu du peu d'occurrences de la variable chez les femmes, ce qui est explicable par le fait que la durée d'enregistrement de femmes est deux fois moindre (168 minutes contre 340), il n'a pas semblé pertinent de ventiler les résultats concernant la prononciation des femmes.

42 Daniel Raunet, « Les médias: bilan et perspective », États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, 19 janvier 2001, p. 17.

On pourrait se demander si les situations d'improvisation ne sont pas plus susceptibles de faire apparaître les formes non standard. Et tel est bien le cas puisque, alors, près de la moitié des formes sont non standard.

Mais on constatera qu'il s'agit de petits nombres qui ne sauraient donc avoir qu'une influence négligeable sur l'ensemble des résultats.

**Tableau 23**  
**La prononciation des nombres en situation d'improvisation, ensemble du corpus**

Variante standard	%	Variante non standard	%
10	52,6	9	47,4

En terminant, on peut aussi se demander si Daniel Raunet a raison, dans le cas de la prononciation non standard des nombres, de parler d'une « prononciation québécoise populaire ». Il pourrait autant, sinon plus, s'agir d'une prononciation « savante », c'est-à-dire influencée par l'écrit, comme lorsque l'on prononce [abai] au lieu de [abei] (abbaye), [gʌzœʀ] au lieu de [gʌzyʀ], comme aussi les prononciations européennes [baril] au lieu de [bari] (baril) ou [dɔ̃pte] au lieu de [dɔ̃te] (dompter). Ajoutons cette remarque de Française Gadet :

Des consonnes qui, au moins depuis la norme du XIX<sup>e</sup> siècle, sont muettes à la finale, se mettent peu à peu à être prononcées, avec pour effet le grossissement de mots courts. C'est là un phénomène

assez récent, probablement lié à l'influence de l'orthographe (orthographisme, effet d'hypercorrection) : *frêt, cinq, août, mœurs* [...]; on les trouve non seulement en finale de groupe, mais également parfois devant une consonne : *cinq cents* [...]. Frei (1929) note qu'on le trouve tout spécialement dans les nombres, où l'on comprend la nécessité d'éviter les homophones [...]. Ce phénomène [...] continue actuellement à progresser [...]<sup>43</sup>.

Nous devons conclure que la prononciation non standard des consonnes finales dans les nombres n'est pas un fait propre au Québec – quoiqu'il y soit vraisemblablement plus fréquent qu'en France.

---

43 Française Gadet, *Le français ordinaire*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 1997, p. 66.

**Tableau 24**  
**Une variable phonétique : la prononciation des nombres**

Résultats globaux				France 2 (28.3.04)			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
229	63,6	131	36,4	14	77,8	4	22,2

Hommes				Femmes			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
168	64,9	91	35,1	61	60,4	40	39,6

Radio-Canada				Privé			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
89	70,1	38	29,9	140	60,1	93	39,9

Montréal				Régions			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
96	62,3	58	37,7	133	64,6	73	35,4

Hommes Privé				Hommes Radio-Canada			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
112	62,6	67	37,4	56	70,0	24	30,0

Hommes Montréal				Hommes Régions			
Variante standard	%	Variante non standard	%	Variante standard	%	Variante non standard	%
74	69,2	33	30,8	94	61,8	58	38,2

### Quelques autres faits phonétiques

Comme nous l'avons mentionné au début de ce rapport, nous n'avions pas comme objectif de faire une étude phonétique. Celle-ci aurait nécessité une stratégie de recherche différente. Rappelons que cette recherche a été faite il y a une vingtaine d'années par Claude Rochette et son équipe. Elle avait plus particulièrement porté sur la langue des animateurs de la radio et de la télévision en situation d'improvisation. Elle avait révélé qu'il n'y avait pas de différences considérables entre les animateurs des chaînes publiques et ceux des chaînes privées: les résultats statistiques avaient en effet montré que les uns et les autres avaient globalement la même expression orale. Il vaut peut-être la peine d'en rappeler la conclusion:

Si nous embrassons d'un coup d'œil le tableau général des éléments positifs et négatifs, nous pourrions estimer grosso modo que 50% [...] de la langue parlée de nos animateurs est à relier à une prononciation de «français standard»; les autres 50% sont caractérisés par des prononciations hétérogènes et montrent de telles défaillances phonétiques à corriger qu'on ne se tromperait sans doute pas beaucoup en affirmant que plusieurs animateurs n'ont pas eu la chance de s'entraîner à l'expression orale en situation d'improvisation ou bien qu'ils n'ont pas une connaissance suffisante des caractéristiques et du rôle des éléments phonétiques multiples sur lesquels prend appui l'élocution. Pour ce dernier groupe, nous ne sommes pas loin parfois de pouvoir affirmer que de nombreux animateurs sont pratiquement «des cas de pathologie phonétique» et ce, même si on tient

compte des variations contextuelles du discours oral<sup>44</sup>.

L'étude dont le présent rapport rend compte n'a pas porté sur la même population ni sur les mêmes circonstances d'énonciation. Toutefois, nous avons pu relever un certain nombre de faits phonétiques qui relèvent de ce que Claude Rochette appelle des «défaillances» dans la citation précédente. Nous dressons la liste des principales et en donnerons quelques exemples:

- hypercorrections (ou lapsus?):
  - «une entente entre les deux paliers de gouvernement» (entente), «plusieurs requêtes seront d'ailleurs entendues» (requêtes)
- prononciations archaïques ou familières:
  - c'est notamment le cas du pronom *il* prononcé [i]. L'amuïssement de la liquide dans la chaîne parlée entraîne aussi la confusion entre *qui* et *qu'il* («donc, peut-être qui faudra attendre»). Le phénomène, qui est ancien en français<sup>45</sup>, n'est pas reçu dans la langue soutenue – du moins depuis, en gros, les années 1920<sup>46</sup>. Il est extrêmement fréquent dans le corpus étudié. On s'accorde pour dire qu'il est quasi impossible de ne pas laisser échapper un [i] à la place d'un [il] dans le discours le plus surveillé. Dans les communications relativement soutenues, on constate une variation dans l'usage du [il] et du [i]. Il s'agit donc d'une question de fréquence: en style soutenu, on peut s'attendre à ce que l'on ait moins recours à la prononciation [i]. L'impression qui se dégage de l'écoute du corpus, c'est que cette prononciation est beaucoup trop

44 Claude Rochette et al., *La langue des animateurs de la radio et de la télévision francophones au Québec. Une analyse phonétique. Un sondage d'opinion*, Québec, Conseil de la langue française, 1984, p. 75.

45 Françoise Gadet, *Le français populaire*, Paris, coll. «Que sais-je?», n° 1172, p. 42: «[idi] (il dit) est la seule forme correcte au XVII<sup>e</sup> siècle, même en style soutenu. La prononciation [ildi] paraissait alors un orthographisme.»

46 Selon Claire Blanche-Benveniste, *Approches de la langue parlée en français*, Paris, Ophrys, coll. «L'essentiel», 1997, p. 45.

fréquente compte tenu du style que l'on s'attend de voir utiliser dans la lecture des bulletins d'information. Mais d'autres pourront estimer que ce jugement est trop sévère. Comme ces faits ont été rangés dans la catégorie « niveau », ces personnes n'auront qu'à faire abstraction de cette catégorie pour formuler leur propre jugement.

- simplification des groupes consonantiques finaux :
  - « ta-be » (deux syllabes; table), « la commission mix' internationale »; « deux emplois directs [-REK] et cinquante indirects [-REKƏ] », « remporte la pa'me » (la palme), « treize meurt' » (treize meurtres), « quat' pour cent », « memb'es du jury »; la chute du *r* se produit à l'occasion même devant voyelle (« la réponse est loin d'êt' évidente », « à transmett' à la défense », « rencont' avec »).
- absence d'un *r* final :
  - « su'l fleuve », « su la région », « su les routes », « leu » (« Paul Martin, Stéphane Dion et Pierre Pettigrew conserveraient leu ministère »), « c'est gênant d' di'e non » (c'est gênant de dire non).
- absence d'un *r* non final :
  - « pa'ce que » (parce), « ça ma'che pas » (marche).
- absence de gémination d'un *r* :
  - ainsi, seul le contexte permet de corriger « qui dura » en « qui durera », « assura » en « assurera ».
- apparition ou disparition d'un *h* dit « aspiré » :
  - « pas d'hausse de leurs taxes foncières », « pour les 'arnaquer » ([le arnake] au lieu de [le zarna-ke]).
- « crases » ou réductions de surface :
  - « des claques su' a gueule ».
- diverses prononciations « populaires »
  - « pi » (puis), « è » (elle : « quand è sera là », « ben è sont pas toutes laides »), « sava » (« ben, il sava-tu, lui? »), « qu'essé? » (qu'est-ce, qu'est-ce que c'est?),

« parsonne », « pu » (plus), « inque » (rien que : « i avait inque à dire », il n'avait qu'à dire), « quèque » (quelque), « esplique » (explique), « Montréal » fréquemment prononcé « Monrial » ou même « Morial ».

- diverses métathèses ou erreurs sur la prononciation des voyelles :

« tenacité », « bénéficiera », « réhabileté », « fésabilité », « satisfésant », « préliminaire », « refute ».

Nous n'avons pas étudié les cas de liaison et nous n'avons considéré comme erreurs que les cas où la liaison manquante aurait apporté une information grammaticale essentielle dans le contexte. Par exemple :

« ... les dépenses des ménages sont restées relativement soutenues au quatrième trimestre de 2001. Or, elles assurent [ɛlasyr] à elles seules les deux tiers de l'activité économique américaine. »

« la Couronne a retiré, faute de preuves, l'accusation de conduite avec faculté affaiblie. » [fakylteafɛbli]

« elle doit subir d'autre opération dans les prochaines semaines » (d'autres opérations)

Toutefois, l'absence de liaison en langue soutenue, en particulier lorsqu'on lit un texte, est particulièrement curieuse. Et cela même si, dans les exemples qui suivent, au contraire des précédents, la liaison peut être considérée comme redondante puisque l'on sait déjà que le sujet est au pluriel :

« Les conditions météo nuisent à [nuɟiza] l'hôtel de glace »

« trois chefs algonquins » [ʃɛfal]

Nous ne mentionnerons qu'en passant d'autres phénomènes phonétiques caractéristiques du français québécois qui sont très courants dans le corpus : c'est le cas en particulier de la désonorisation des voyelles hautes /i/, /y/ et /u/ entre consonnes sourdes ou par désaccentuation de la syllabe (du type « université ») et de l'affrication (ou assibilation) des consonnes /t/ et /d/

(*tu dis* prononcé *tsu dzi*). Ces phénomènes, qui avaient été retenus dans l'analyse phonétique de la langue des animateurs faite par Rochette en 1984, passent le plus souvent inaperçus au Québec et ne sont donc pas jugés négativement.

### L'influence des modèles linguistiques

Dans les pages précédentes, nous avons vu que les résultats de Radio-Canada étaient supérieurs à ceux des

radios privées et nous avons rappelé que, depuis longtemps, c'est la langue de la radio publique que l'on considère comme le modèle du français parlé au Québec. Mais quelle est l'influence de ce modèle dans l'ensemble de la population? Pour répondre à cette question, nous avons pondéré nos résultats en fonction des parts de marché<sup>47</sup>, ce qui a produit le tableau suivant :

**Tableau 25**  
**Résultats globaux pondérés selon les parts de marché**

	Radio-Canada Montréal	Radio-Canada régions	Stations pri- vées Montréal	Stations pri- vées régions	Ensemble du Québec
	N	N	N	N	N
Accord	7,2	4,3	14,0	61,2	86,6
Construction de la phrase	7,2	7,8	23,3	115,6	153,9
Prépositions	3,3	6,7	13,2	52,7	76,0
Vocabulaire	11,6	26,3	69,8	202,4	310,0
Niveau	16,0	9,2	258,2	144,5	427,9
Style, autres erreurs	0,6	0,0	0,8	17,0	18,3
Cohésion	1,7	1,8	6,2	11,9	21,5
Autres erreurs	0,0	0,0	0,8	3,4	4,2
<b>Total des erreurs</b>	<b>47,4</b>	<b>56,1</b>	<b>386,1</b>	<b>608,8</b>	<b>1098,4</b>

47 Nous remercions de leur collaboration M. Renaud Gilbert, ombudsman des services français, et M<sup>me</sup> Ginette Ferrie, directrice de la recherche à Radio-Canada. Comme il n'y a pas eu de sondage pendant la période couverte par notre étude, nous avons utilisé les données de l'automne précédent (données BBM recueillies sur huit semaines).



Ce qui permet d'établir le tableau comparatif suivant :

**Tableau 26**  
**Rapport erreurs du privé/erreurs de Radio-Canada,**  
**données pondérées selon les parts de marché**

	<b>Total Radio-Canada</b>	<b>Ensemble du privé</b>	<b>Privé/R-C</b>
	<b>N</b>	<b>N</b>	<b>N</b>
Accord	11,5	75,2	6,5
Construction de la phrase	15	138,9	9,3
Prépositions	10	65,9	6,6
Vocabulaire	37,9	272,2	7,2
Niveau	25,2	402,7	16,0
Style, autres erreurs	0,6	17,8	29,7
Cohésion	3,5	18,1	5,2
Autres erreurs	0	4,2	4,2
<b>Total des erreurs</b>	<b>103,5</b>	<b>994,9</b>	<b>9,6</b>

Il se dégage du tableau précédent que les auditeurs des radios privées entendent près de dix fois plus d'erreurs que s'ils écoutaient Radio-Canada. On perçoit ici

l'influence toute limitée que peut exercer le modèle linguistique véhiculé par la radio publique.

Nos données nous permettent aussi de faire la comparaison entre les résultats des radios montréalaises et ceux des radios du reste du Québec :

**Tableau 27**  
**Rapport erreurs des radios montréalaises/erreurs des radios du reste du Québec,**  
**données pondérées selon les parts de marché**

	<b>Montréal</b>	<b>Régions</b>	<b>Régions/Montréal</b>
	<b>N</b>	<b>N</b>	<b>N</b>
Accord	21,2	65,5	3,1
Construction de la phrase	30,5	123,4	4,0
Prépositions	16,5	59,4	3,6
Vocabulaire	81,4	228,7	2,8
Niveau	274,2	153,7	0,6
Style, autres erreurs	1,4	17	12,1
Cohésion	7,9	13,7	1,7
Autres erreurs	0,8	3,4	4,3
<b>Total des erreurs</b>	<b>433,5</b>	<b>664,9</b>	<b>1,5</b>

Les personnes habitant les régions entendent un peu plus d'erreurs de français à la radio que les habitants de Montréal; l'importance peut toutefois être plus grande pour certaines catégories: quatre fois plus d'erreurs de construction des phrases, trois fois plus d'erreurs d'ac-

cord, près de trois fois plus d'erreurs de vocabulaire. En revanche, les personnes vivant en région entendent moins d'erreurs de niveau de langue (presque deux fois moins) que si elles vivaient à Montréal.

## Conclusion

L'étude a porté principalement sur l'analyse des faits de grammaire, de syntaxe et de vocabulaire d'un corpus de 600 minutes d'enregistrement de bulletins d'information diffusés par 32 stations réparties sur l'ensemble du territoire québécois. Rappelons que nous nous sommes basé sur un corpus et non sur un échantillon aléatoire de bulletins d'information.

Voici les faits saillants qui se dégagent de cette analyse :

- Les erreurs de niveau de langue comptent pour 43 % de l'ensemble des erreurs. La catégorie suivante, les erreurs de vocabulaire (27,6 %), arrive loin derrière.
- Si l'on fait abstraction des erreurs de niveau de langue, ce sont les erreurs de vocabulaire qui occupent le premier rang, avec près de la moitié de l'ensemble des erreurs. Les erreurs dans la construction des phrases – plus d'une erreur sur cinq – viennent alors en deuxième place, suivies par les erreurs d'accord et les erreurs sur les prépositions, avec chacune plus de 10 %.
- Globalement, il n'y a pas de différence sensible entre Montréal et les régions, mais à Montréal, il y a trois fois plus d'erreurs causées par l'utilisation des niveaux de langue. Si l'on exclut les erreurs de niveau de langue, il y a près de deux fois moins d'erreurs à Montréal.
- Les lecteurs et les journalistes des stations privées font trois fois plus d'erreurs que ceux de Radio-Canada. La supériorité de Radio-Canada est claire dans toutes les catégories de la grille d'analyse, mais spécialement dans deux : niveau de langue et vocabulaire.
- La tête du réseau de Radio-Canada à Montréal a de meilleurs résultats que les stations régionales : moins d'une erreur par minute pour la station montréalaise (0,66 contre 1,34). La situation est inverse pour les stations privées : les têtes de réseau à Montréal ont de moins bons résultats (près de quatre erreurs à la minute) que les stations régionales (près de trois erreurs à la minute). Il y a donc deux fois plus d'erreurs dans les bulletins d'information des stations régionales de la radio publique que dans ceux qui sont produits par la tête du réseau ; pour les problèmes de vocabulaire, la proportion est de près de quatre. Dans le cas des stations privées, les têtes de réseau montréalaises font une fois et demie plus d'erreurs que les stations situées en région ; la situation est particulièrement préoccupante en ce qui concerne les niveaux de langue (quatre fois plus d'erreurs).
- Il y a moins d'erreurs à la minute dans le cas des reportages (une erreur à la minute contre 2,1 erreurs dans l'ensemble du corpus). Viennent au premier rang dans les reportages les erreurs de vocabulaire (près de la moitié de l'ensemble des erreurs).
- En ce qui concerne le vocabulaire, contrairement à une idée largement répandue, ce ne sont pas les anglicismes qui sont la cause la plus fréquente d'erreurs, mais plutôt des difficultés d'ordre sémantique : 42 % de toutes les erreurs portent sur le sens d'un mot ou d'une expression. Si nous ajoutons à cette catégorie les anglicismes sémantiques, les cas de redondance et d'incompatibilité sémantique, force est de conclure que la sémantique constitue le principal problème (70,1 % de toutes les erreurs de vocabulaire).
- Les anglicismes en général, ce qui comprend les anglicismes sémantiques, comptent pour plus du tiers (37,5 %) de toutes les erreurs de vocabulaire et arrivent en deuxième place, derrière les erreurs sur le sens des mots et des expressions.
- Si l'on pondère les résultats selon les parts de marché, on constate qu'il y a dix fois plus d'auditeurs qui entendent les erreurs de la radio privée que celles de Radio-Canada et que les auditeurs des régions entendent un peu plus d'erreurs de français que ceux qui habitent à Montréal.

Notre étude ne permet pas de dire si la situation décrite est une amélioration ou une détérioration par rapport à ce qui existait auparavant.

Toutefois, un sondage<sup>48</sup> fait en 1997 avait cherché à savoir si, au cours des années précédentes, la perception

était que la langue de la radio s'était améliorée, dégradée ou encore était restée la même. Les opinions obtenues étaient presque également partagées entre les trois catégories de réponses.

**Tableau 28**  
**Évolution générale de la langue de la radio au cours des dernières années (données de 1997)**  
*En pourcentage*

Langue parlée à la radio	Nombre	%
S'est améliorée	412	32,4
S'est détériorée	475	37,4
Est restée la même	384	30,2
<b>Total</b>	<b>1271</b>	

La question était formulée de la façon suivante : « Diriez-vous que, ces dernières années, la langue parlée à la radio francophone du Québec s'est améliorée ou s'est détériorée ? »

Si une personne interrogée sur trois (32,4 %) affirmait que la langue parlée à la radio francophone au Québec s'était améliorée, il s'en trouvait un peu plus, 37,4 %, pour affirmer qu'elle s'était détériorée, alors que, pour le reste, elle était restée inchangée. Cette évaluation négative augmentait avec la scolarité. Alors que 23 % des personnes peu scolarisées [9 ans et moins] soulignaient une détérioration du français parlé aux stations de radio, il y en avait jusqu'à 44 % chez les plus scolarisés à partager cette opinion. Un sondage réalisé en 2004 et portant sur ces mêmes éléments permettra d'enrichir la réflexion.

Retenons donc qu'en 1997, près de deux répondants sur cinq estimaient que la langue de la radio s'était dégradée dans les années précédentes.

Au terme de notre étude, il n'est peut-être pas inutile de faire une comparaison entre nos résultats et ceux qui

paraissent dans le rapport du Groupe de travail sur la qualité de la langue à Radio-Canada. Précisons, toutefois, que le Groupe a analysé un corpus plus réduit que le nôtre. Pour lui, les problèmes linguistiques de l'information (pour Montréal et le réseau) sont de neuf types :

- Anglicismes
- Constructions boiteuses
- Déplacements de l'accent tonique
- Escamotages
- Impropropriétés sémantiques
- Négations incomplètes
- Phrases trop longues
- Prononciations fautives
- Impropropriétés syntaxiques<sup>49</sup>

48 Pierre Bouchard et Jacques Maurais, « Norme et médias. Les opinions de la population québécoise », *Terminogramme* 97-98, printemps 2001, p. 111-126.

49 Groupe de travail sur la qualité de la langue, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, printemps 2003, p. 42.

Rappelons que, dans notre étude, nous avons volontairement laissé de côté l'aspect phonétique; donc, c'est un point sur lequel il n'est pas possible de faire la comparaison. Constatons, par ailleurs, que les catégories de la grille de Radio-Canada semblent classées par ordre alphabétique (sauf pour la dernière) et non par ordre d'importance. Toutefois, le commentaire suivant nous donne quelques indications sur l'importance relative de chacune de ces catégories: «Les textes présentés par les lecteurs de nouvelles sont généralement bien écrits, mais on relève un certain nombre d'impropriétés, d'an-

glicismes et de constructions boiteuses. Le problème le plus sérieux, toutefois, est la lourdeur et la longueur extrême de certaines phrases<sup>50</sup>.»

Ces résultats ne recoupent pas exactement les nôtres – d'autant plus que, dans notre analyse, nous n'avons pas tenu compte de la longueur des phrases.

Pour que la comparaison soit le plus près possible des résultats que nous venons de citer, voici, selon notre enquête, les résultats de la tête de réseau de Radio-Canada :

**Tableau 29**  
**Radio-Canada à Montréal, par catégorie d'erreurs**

	<b>N</b>	<b>%</b>	<b>Rang</b>
Accord	13	15,1	3
Construction de la phrase	13	15,1	4
Prépositions	6	7,0	5
Vocabulaire	21	24,4	2
Niveau	29	33,7	1
Style, autres erreurs	1	1,2	7
Cohésion	3	3,5	6
Autres erreurs	0	0,0	8
<b>Total des erreurs</b>	<b>86</b>	<b>100,0</b>	

50 Groupe de travail sur la qualité de la langue, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, printemps 2003, p. 42.

**Tableau 30**  
**Ventilation des erreurs de vocabulaire**

<b>Catégories d'erreurs</b>	<b>N</b>	<b>%</b>
Sens d'un mot	9	42,9
<i>Anglicisme sémantique</i>	4	19,0
<i>Calque</i>	3	14,3
<i>Anglicisme lexical</i>	1	4,8
<i>(total partiel anglicismes)</i>	(8)	(37,1)
Redondance	2	9,5
Barbarisme	1	4,8
Autres cas	1	4,8
<b>Total</b>	<b>21</b>	<b>100,0</b>

D'après nos données, même à Radio-Canada, la catégorie qui vient en tête est celle des erreurs de niveau de langue (dans laquelle nous avons inclus ce que le Groupe de travail de Radio-Canada a appelé les « négations incomplètes »). La construction des phrases ou les anglicismes ne sont donc pas la catégorie la plus importante d'erreurs. Toujours selon nos données, les erreurs de vocabulaire viennent en deuxième lieu et la plus importante d'entre elles est constituée des erreurs sur le sens – ce qui peut correspondre à l'une des conclusions du Groupe de travail (puisqu'il parle des « impropriétés » comme de l'une des catégories d'erreurs les plus fréquentes).

Le Groupe de travail sur la qualité de la langue à Radio-Canada fait aussi la remarque suivante: « dans

les bulletins de nouvelles, ce sont les reportages qui comptent le plus d'erreurs sérieuses (anglicismes, constructions boiteuses, impropriétés, etc.)<sup>51</sup>. S'il est vrai que la catégorie des anglicismes est la plus importante dans les reportages de la tête de réseau de Radio-Canada, nos données ne confirment pas que ce sont les reportages qui comportent « le plus d'erreurs sérieuses » puisqu'il n'y a pas de grande différence si l'on base la comparaison sur le nombre d'erreurs à la minute: 0,66 erreur à la minute pour l'ensemble des enregistrements de Radio-Canada à Montréal contre 0,76 pour les reportages de Radio-Canada à Montréal (nous ne mentionnons que Montréal parce que le Groupe de travail, dans les conclusions que nous avons citées, ne parle que de la tête du réseau).

---

51 Groupe de travail sur la qualité de la langue, *Un français de qualité: une priorité pour Radio-Canada*, printemps 2003, p. 43.

**Tableau 31**  
**Reportages de Radio-Canada à Montréal, par catégorie d'erreurs**

<b>Catégories d'erreurs</b>	<b>N</b>	<b>%</b>
Accord	6	15,8
Construction de la phrase	7	18,4
Préposition	4	10,5
Vocabulaire	17	44,7
Niveau	2	5,3
Style, autres erreurs	0	0
Cohésion	2	5,3
Autres erreurs	0	0
<b>Total des erreurs</b>	<b>38</b>	<b>100,0</b>

**Tableau 32**  
**Ventilation des erreurs de vocabulaire, reportages de Radio-Canada à Montréal**

<b>Catégories d'erreurs</b>	<b>N</b>	<b>%</b>
Sens d'un mot	6	35,3
<i>Anglicisme sémantique</i>	4	23,5
<i>Calque</i>	3	17,6
<i>Anglicisme lexical</i>	1	5,9
<i>(total partiel anglicismes)</i>	<i>(8)</i>	<i>(47,1)</i>
Redondance	2	11,8
Barbarisme	0	0,0
Autres cas	1	5,9
<b>Total</b>	<b>17</b>	<b>100,0</b>

La réflexion normative au Québec s'est trop longtemps focalisée sur les anglicismes, en particulier sur les anglicismes lexicaux (les mots anglais tels quels), les seuls qui soient faciles à détecter. Nos données montrent que, tant à Radio-Canada que dans les stations privées, tant à Montréal que dans les régions, la présence combinée des anglicismes sémantiques et des calques est autrement plus fréquente; or, ces types d'anglicismes sont difficiles à discerner.

Plus généralement, nos données révèlent, pour la première fois, le poids des problèmes sémantiques. C'est la première catégorie d'erreurs de vocabulaire. Et cette découverte devrait porter à réfléchir: comment peut-on diffuser une information fiable quand le sens est flou? Corriger cette situation ne sera pas facile, car au contraire des anglicismes lexicaux discernables par tout un chacun (du moins la plupart du temps), le repérage des impropriétés d'ordre sémantique fait appel à beaucoup de subtilité dans l'analyse et oblige à une attention de

tous les instants: combien de personnes au Québec, par exemple, se rendent compte que l'expression *à l'intérieur des murs* (*within the walls*) pour signifier « en prison » est un non-sens? Combien, lorsqu'ils ont à parler ou à écrire, sont en mesure de faire la différence entre *légal*, *juridique* et *judiciaire*? Contrairement à ce qui se passe en matière de syntaxe et de grammaire où, une fois que l'on a appris une règle, on peut la généraliser à tous les emplois semblables, la correction des impropriétés sémantiques ne peut se faire qu'au cas par cas. D'où l'ampleur de la tâche. D'où aussi la tentation de la facilité: concentrer plutôt son attention sur la chasse aux mots anglais. Activité qui, par ailleurs, semble avoir réussi à en juger par le nombre, finalement peu élevé, d'anglicismes lexicaux dans le corpus que nous avons analysé: 22 sur un total de 304 erreurs de vocabulaire; en d'autres mots, 2% des 1100 erreurs, toutes catégories confondues, relevées dans le corpus.